



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3012

F

43



~~201 K 94~~
2012 F43

LE SPIRITISME

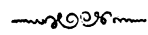
DEVANT LA RAISON

PAR M. VALENTIN JOURNIER



2^e PARTIE :

LES DOCTRINES



PARIS

A LA LIBRAIRIE SPIRITE

RUE DE LILLE, 7

—
1870

AVANT-PROPOS

Dans une précédente publication — *Le Spiritisme devant la raison (les Faits)* — nous avons démontré la possibilité et la réalité du phénomène spirite.

Démontrer la possibilité et la réalité d'un phénomène, n'est-ce pas prouver en même temps que ce phénomène, quelque extraordinaire qu'il puisse être, est un phénomène naturel?

Le surnaturel est tout bonnement une absurdité. Car un fait ne peut avoir lieu dans la nature que tout autant que la cause qui l'a produit est dans un rapport quelconque avec elle, que cette cause soit une cause physique, ou un homme, ou un Esprit, ou Dieu lui-même. Dès lors elle rentre dans le système de la nature, et le fait ne peut être légitimement qualifié de surnaturel.

Le Spiritisme n'aurait fait qu'affirmer et démontrer la possibilité du miracle, en lui faisant perdre ce caractère surnaturel qu'il n'a pas toujours eu et en

lui restituant sa signification primitive de chose admirable, chose extraordinaire, qu'il aurait rendu à l'humanité un service signalé. N'est-ce pas, en effet, donner ainsi à la fois raison au rationalisme qui nie et à la religion qui affirme, en enlevant à la négation de l'un et à l'affirmation de l'autre ce qu'elles ont d'exagéré, de faux ?

Le Spiritisme se pose donc en conciliateur. Il n'est, quoi qu'on en dise, ni le réveil de la superstition, ni l'affermissement de l'incrédulité : il est le rationalisme devenu religieux et la religion devenue rationnelle ; c'est l'abeille qu'on a dépouillée de son dard, tout en lui conservant la faculté de nous donner le miel.

Mais les spirites, en affirmant la réalité de la communication des Esprits et de leur intervention dans les faits humains, ne se sont pas contentés de démontrer le parfait naturalisme de ces phénomènes. S'ils n'avaient fait que cela, ils n'auraient pas soulevé tant de tempêtes, et leur œuvre, sans cesser d'être utile, — car la démonstration d'une vérité quelle qu'elle soit est toujours une œuvre utile, — n'aurait pas acquis une importance aussi grande.

Ils sont allés plus loin. Ils ont étudié les mœurs, les habitudes, le langage, le caractère, la nature, la situation probable des êtres invisibles avec lesquels il

leur était donné d'entrer en communication. Ils leur ont adressé des questions sur les problèmes qui intéressent au plus haut point l'humanité : sur Dieu ; sur l'Âme et sur son état après la mort ; sur ses origines et ses fins ; enfin sur les êtres en général.

De tous ces faits étudiés, de toutes ces réponses comparées est né un corps de doctrines que nous voulons aujourd'hui soumettre au contrôle de la raison, comme nous y avons autrefois soumis les phénomènes.

L'œuvre actuelle a déjà été publiée dans le journal *la Fraternité de l'Aude*, en une série d'articles ayant pour titre *la Question religieuse*. Seulement, nous avons retranché de ces articles toute la partie politique, qui ne serait pas ici à sa place, et ce qui touche à la nature de Dieu.

Notre intention n'étant plus d'exposer nos théories personnelles, mais seulement de juger les doctrines spirites, nous avons cru, pour ne pas induire le lecteur en erreur, devoir nous abstenir de traiter les points sur lesquels la majorité des spirites n'est pas encore tombée d'accord, et qui, par conséquent, ne peuvent pas légitimement entrer dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Les spirites en général s'accordent à reconnaître l'existence d'un Dieu, intelligence souveraine, qui fait

le monde et le gouverne d'après des lois immuables et éternelles.

Les mondes ont un commencement et parcourent successivement tous les degrés d'une échelle commune de progrès, jusqu'à ce que les éléments qui les composent acquièrent un mode d'existence supérieure.

L'homme et le monde sont sinon indépendants, du moins distincts de Dieu. Ce sont donc des réalités et non de simples modes, de simples manières d'être d'un être unique.

Le principe pensant dans l'homme est également distinct du corps et lui survit. C'est ce que nous appelons l'âme. Cette âme une fois sortie du corps constitue l'être qu'on désigne sous le nom d'Esprit.

L'Esprit, dans l'autre monde, se trouve bien ou mal, selon que l'homme qu'il a animé a bien ou mal vécu. Mais les peines qu'il endure ou les récompenses dont il jouit sont toujours proportionnées au mal ou au bien qu'il a fait et en sont la conséquence logique et inévitable.

N'ayant d'autre but que le progrès de l'Esprit, les peines ne sont point éternelles. Elles cessent aussitôt que celui-ci reconnaît ses torts et prend la ferme résolution de se corriger de ses vices.

Après un séjour plus ou moins long dans l'autre

monde, l'Esprit revient dans celui-ci et s'y réincarne; et ses réincarnations se continuent jusqu'à ce que, par l'effort auquel l'obligent les nécessités de la vie matérielle, il ait assez grandi en intelligence et en moralité pour s'affranchir de toutes les passions des sens qui l'enchaînent au monde physique. Alors il a développé en lui des facultés supérieures qui le rendent apte à remplir dans le monde un rôle plus élevé que celui de l'homme; il a acquis, en un mot, la nature angélique.

Arrivé à ce point, il jouit d'une félicité sans mélange, et son progrès ultérieur s'accomplira désormais sans effort douloureux.

Si jamais il redescend sur une planète et s'il y reprend un corps, ce n'est que pour y remplir temporairement une grande mission volontairement acceptée, au sein d'une humanité fourvoyée à laquelle il vient apporter la loi morale.

De même que la nature angélique est sortie de l'humanité, l'humanité est sortie de l'animalité, et celle-ci du règne végétal, qui lui-même a ses origines dans le monde minéral. « C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui lui-même a commencé par l'atome. » (*Liv. des Esp.*, 540.)

D'où vient l'atome? où va l'archange? Le Spiri-

tisme ne nous le dit pas encore. Il n'y a pas à ce sujet de doctrine communément acceptée parmi les spirites; il n'y a que des opinions particulières.

On se borne à affirmer l'éternité de tous les êtres et leur progrès continu et ascendant par l'effort. La question de savoir si nous sommes séparés de Dieu par un abîme infranchissable, une différence radicale de nature, ou s'il n'y a entre lui et nous qu'une différence de degré, de développement, d'état, question capitale de toute philosophie, n'est pas encore résolue. On en considère provisoirement la solution comme étant au-dessus de notre portée.

Nous ne la traiterons donc pas, quoique nous l'ayons fait dans nos articles sur la question religieuse.

Nous le répétons, ce ne sont pas nos théories personnelles que nous avons l'intention de développer, mais les doctrines spirites que nous voulons soumettre au criterium de la raison, après en avoir, comme nous venons de le faire, exposé sommairement les points les plus importants.

LE SPIRITISME

DEVANT LA RAISON

I

Deux vérités s'imposent avec un égal caractère de nécessité à l'esprit dégagé de tout préjugé scientifique ou religieux : l'existence de Dieu et l'immutabilité, l'éternité, l'indépendance des lois qui régissent l'univers.

C'est en partie pour avoir plus ou moins méconnu l'une ou l'autre de ces vérités que les divers systèmes philosophiques ou religieux n'ont pu encore satisfaire complètement la raison humaine, je dis la raison réfléchie.

Si Dieu, c'est-à-dire l'intelligence, n'a pas présidé à l'arrangement de ce monde, comment en comprendre la sublime harmonie?

Cette idée de Dieu est si naturelle qu'on la trouve à toutes les époques, chez tous les peuples, chez les plus sauvages comme chez les plus civilisés. Tous les efforts de l'athéisme le plus savant et le plus raffiné n'ont pu parvenir à l'ébranler sérieusement dans l'esprit des masses, tant le sens commun répugne à admettre l'idée contraire. Aristote s'exprime ainsi en parlant d'Anaxagore : « Le jour où un homme vint dire qu'il y avait dans la nature une intelligence qui est la cause de l'arrangement et de l'ordre de l'univers, cet homme parut seul avoir conservé sa raison au milieu de la folie et de l'ivresse de ses devanciers. »

Si vous voyiez les divers matériaux qui entrent dans la composition d'un édifice se mettre d'eux-mêmes en mouvement, le mortier se faire, les pierres se tailler, les murs s'élever, l'édifice s'achever, ne concluriez-vous pas immédiatement, forcément, que des ouvriers et un architecte invisibles auraient accompli ce travail? Ne jugeriez-vous pas avec la même nécessité de la science de l'architecte et de l'habileté des ouvriers au degré de perfection de l'œuvre?

Eh bien, pourquoi ne prononcerez-vous pas le même jugement à propos du monde? Est-ce que la géologie et l'astronomie ne nous font pas assister au travail de sa formation? et l'intelligence est-elle moins nécessaire dans un cas que dans l'autre?

Et si, au lieu d'un édifice, il s'agissait d'une ma-

chine, ne jugeriez-vous pas le génie de l'inventeur d'autant plus grand que la machine aurait une marche plus régulière et nécessiterait moins souvent l'intervention de l'homme pour son fonctionnement? — Pourtant, la science, parce qu'elle croit pouvoir expliquer la marche du monde sans l'intervention de Dieu, conclut à sa non-existence.

Elle me semble manquer de logique.

Une machine qui fonctionnerait toujours sans jamais nécessiter l'action d'un ouvrier quelconque exciterait au plus haut point l'admiration des savants; ce serait pour eux une machine parfaite, celle qu'ont rêvée tant de chercheurs du mouvement perpétuel; et loin qu'il leur vint la pensée d'en nier l'auteur, ils le proclameraient, sans le connaître, un ouvrier parfait, parce qu'il aurait réalisé l'idéal en fait de machines.

Pourquoi encore ne pas vouloir reconnaître cette machine dans le monde et Dieu dans son auteur?

Il est vrai que quelquefois l'athéisme, après s'être appuyé, pour soutenir sa thèse, sur l'ordre immuable qui préside aux grands mouvements de l'univers, ne craint pas de se contredire en se prévalant de certains désordres, peut-être plus souvent apparents que réels, pour prouver la non-existence de Dieu.

Mais que conclure de désordres partiels qui n'arrivent jamais à troubler l'harmonie de l'ensemble et à en compromettre l'existence, sinon que Dieu, architecte suprême du monde, n'en est peut-être pas l'unique artisan?

Le rôle que nous jouons nous-mêmes ne constitue-t-il pas une présomption puissante en faveur de cette vérité? — Est-ce que la création est achevée sur notre planète? et ne travaillons-nous pas tous les jours à la parfaire?

Et si nous n'arrivons à bien faire qu'à la condition de nous bien pénétrer de l'idée générale, du plan général, pourquoi n'y aurait-il pas au-dessus de nous des êtres plus grands que nous, mais soumis comme nous à cette condition pour l'accomplissement de la tâche qui leur incombe, pouvant comme nous se tromper, et se trompant quelquefois?

Je vais plus loin. Qu'on réfléchisse bien à ce qu'est le mouvement; qu'on pénètre par la pensée dans sa nature intime, dans son essence, et l'on verra que tout mouvement nous amènera logiquement à reconnaître à son origine une volonté, et par conséquent une intelligence. Se mouvoir, c'est, après tout, se déterminer, puisque c'est passer d'un état à un autre; et ce qui est insensible, inconscient, étant incapable de détermination, est aussi incapable de mouvement spontané, propre. La matière, quelque effort que nous fassions pour nous persuader le contraire, est pour nous dans un état complet d'inertie, parce que nous ne pouvons pas nous empêcher de la considérer comme dépourvue de sensibilité, de conscience, de volonté.

Pour expliquer le mouvement autrement que par la volonté, ne faudrait-il pas, comme le reproche M. Paul Janet à M. Littré, dans le numéro du 1^{er} août

1864 de la *Revue des Deux-Mondes*, *ressusciter les vertus dormitives et autres de la scolastique*? — La matière se meut parce qu'elle a une vertu motrice; l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive.

Dans une machine qui fonctionne et dont chaque partie exécute des mouvements particuliers, qu'elle marche par la force de l'eau, du vent ou de la vapeur, je sais parfaitement remonter, sans me faire un seul instant illusion, de mouvement en mouvement, de cause en cause, jusqu'à la cause première, à l'impulsion initiale; et là je trouve l'homme, la volonté, l'intelligence!

Voyez les enfants! pas de mouvement pour eux qui ne révèle une volonté. Une pierre se détache d'un sommet, roule vers eux et les blesse; ils s'en prennent à la pierre et la battent, parce qu'ils croient qu'elle a agi avec intention. Et ils se trompent moins que ceux qui attribuent le mouvement à la matière insensible; car ils ne se trompent après tout que sur la signification du mouvement et sa cause réelle, et non sur la nature de cette cause, ce qui est l'essentiel. Une volonté a réellement déterminé la chute de la pierre, la volonté de celui qui a fait le monde de façon à ce qu'une pierre se trouvant dans ces conditions dût nécessairement tomber. L'enfant anime la pierre et lui prête une intention, parce qu'il ne comprend que les causes premières, les vraies causes, et que toute cause première est nécessairement une cause volontaire.

Les peuples enfants agissent de même; ils voient dans toutes les forces de la nature des volontés; et le

fétichisme, le polythéisme sont des formes que la religion a dû nécessairement revêtir au début.

Et si nous nous trompions sur l'essence de la matière; si les éléments qui la composent n'étaient pas absolument dépourvus de sensibilité; si ce qu'on appelle l'attraction moléculaire, sans être la volonté formelle, consciente, en était le germe; ce que, par exemple, l'instinct est à l'intelligence, il n'en resterait pas moins vrai qu'elle ne pourrait jamais exécuter que les mouvements les plus simples, en rapport avec sa sensibilité rudimentaire; jamais elle n'arriverait que sous l'impulsion première et la direction de volontés supérieures à réaliser un plan qu'elle n'aurait pas pu concevoir et qu'elle ignorerait. Cela ne se passe-t-il pas ainsi autour de nous, et dans l'exécution d'une œuvre importante, les volontés inférieures qui y concourent n'obéissent-elles pas toujours à une volonté supérieure qui en a conçu le plan, les forces aveugles aux forces éclairées?

Et il ne servirait de rien de m'objecter que le monde n'est pas une œuvre qu'on puisse juger à la manière des œuvres de l'homme; qu'il a en lui et non hors de lui le principe de son propre mouvement; qu'il est sa propre cause à lui-même et non l'horloge supposant l'horloger; qu'il n'est, en un mot, que le développement d'un grand être dont chaque être particulier est une détermination. Cela ne résoudrait pas la difficulté, et je persisterais toujours à demander s'il y a ou non à l'origine logique des choses la volonté, l'intelligence, et une volonté, une intelli-

gence proportionnée à l'œuvre qu'on lui attribue. S'il n'y a pas la volonté, il ne peut pas y avoir le mouvement, et le monde ne peut pas être. Vous aurez beau appeler Dieu cet être contradictoire qui accomplit de si admirables choses quand il travaille dans les ténèbres de l'inconscience, quand il ne sait ni ce qu'il fait ni même qu'il existe! et qui, plus tard, arrivé à se connaître, en revêtant la forme humaine, ne peut pas parvenir chez les intelligences les plus hautes, malgré tous leurs efforts, à comprendre son propre ouvrage, votre système qui ne sera que de l'athéisme moins la franchise, ne rendra pas mieux raison de l'existence du monde que le jeu d'éléments aveugles, qu'on les appelle atomes, forces ou de tout autre nom.

Par la même raison, Dieu ne peut pas être un idéal sans réalité propre, qui n'existe qu'en nous et qu'autant que nous le pensons, et cesse d'exister aussitôt que nous ne le pensons plus, pour reparaitre si nous le pensons de nouveau. Ce jeu de parait et disparaît est d'une puérilité telle que, sans la science et la magie de style de l'écrivain, il ne se trouverait pas un homme de sens qui pût s'y plaire un seul instant.

Le Créateur n'est pas davantage une formule; car, je le demande, quelle peut être la vertu d'une formule, s'il n'y a personne pour l'appliquer?

C'est donc l'intelligence, la volonté qui a fait le monde et qui veille sur lui; et c'est cette intelligence, cette volonté, quelle qu'elle soit, que nous appelons Dieu.

Mais de ce que Dieu existe, il ne faudrait pas en conclure que les lois qui régissent les mondes dépendent entièrement de lui et qu'il pourrait les changer à son gré. Ce serait tomber dans une erreur grossière.

Si la loi prend sa source et sa légitimité dans la volonté de Dieu, si elle n'a pas d'existence propre, indépendante, si elle n'est pas, en un mot, éternelle comme lui, la morale et toutes les autres sciences s'écroulent faute d'une base solide, la raison n'est plus d'aucun usage, et c'est le prêtre, interprète de cette volonté créatrice, qui la remplace. Le parjure est un crime parce que Dieu le veut ainsi, mais si, dans un cas donné, il plaît à Dieu que l'on se parjure, se parjurer est un devoir et le parjure devient une vertu.

On comprend les conséquences fatales d'une semblable doctrine; l'histoire les a enregistrées en des pages sanglantes. Qu'un père égorge son fils, tout cœur d'homme frémit d'horreur. Est-il possible de concevoir une action plus épouvantable, un crime plus odieux? Abraham pourtant est loué pour n'avoir

pas hésité un seul instant à immoler Isaac, sur un ordre de Dieu. « Et toutes les nations de la terre, dit la Bible, seront bénies dans celui qui sortira de vous, parce que vous avez obéi à ma voix. »

Déjà, s'il faut en croire nos savants indianistes, deux mille cinq cents ans avant Moïse, dans l'Inde, Adgigarta avait reçu de Dieu les mêmes félicitations et la même promesse, pour n'avoir pas balancé à lui sacrifier son unique fils Viashagana.

Comme on le voit, la légende du patriarche indien et celle du patriarche hébreu, dans le fond, n'en forment qu'une deux fois répétée; et le but évident en est l'affermissement du gouvernement théocratique.

Les dieux des païens usent du même privilège que Brahma et Jéhovah; et Agamemnon, le roi des rois, accomplit un acte vertueux en leur immolant sa fille dont ils lui ont demandé le sacrifice par la bouche du prêtre Calchas.

Dans les sciences, les conséquences ne sont pas moins déplorables. Amrou écrit au Khalife pour savoir ce qu'il doit faire de la bibliothèque d'Alexandrie. Omar lui répond : « Tu me parles de livres; s'ils ne contiennent que ce qui est déjà dans le livre de Dieu, ils sont inutiles; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont pernicieux. Ainsi, fais-les brûler. »

Qui avait raison, de Galilée ou de l'Inquisition? évidemment cette dernière. Que m'importent, ô homme de génie, vos télescopes et vos calculs? Qu'ai-je besoin d'étudier la nature et ses lois pour connaître la vérité? Il n'y a de loi que la volonté de Dieu,

*Legends, alles
ombars, erit, d'omni
L'acte d'Inquisition
de l'Inde, le 10e jour*

et il l'a manifestée dans ce livre dont à moi seule appartient l'interprétation. Or le livre dit : Que la terre soit éternellement immobile. La terre est donc immobile. Est-ce à vous de contredire Dieu? Soumettez-vous.

Et l'Église infallible se trompe lourdement et traite presque comme un hérétique le grand homme, parce qu'il est *raisonnable* en soutenant une vérité qui aujourd'hui n'est plus mise en doute par personne. O misère de l'orgueil sacerdotal!

« *Mi interessa un tribunale, in cui, per essere ragionevole, sono stato reputato poco meno che eretico.* »

— Je ne puis oublier un tribunal par lequel j'ai presque été considéré comme hérétique, parce que je suis raisonnable. (Galilée au Père Vincenzo Renieri.)

Socrate professa à Athènes une doctrine contraire. Il prouvait que le juste n'est pas le juste, parce qu'il plaît aux dieux, mais qu'il plaît aux dieux parce qu'il est le juste. C'était soutenir les droits sacrés et imprescriptibles de la raison contre la tyrannie de révélations auxquelles elle adhérerait sans réserve, si ces révélations pouvaient jamais être exemptes de l'alliage impur de l'ignorance et des passions humaines, ou garanties contre les dangers d'interprétations inintelligentes ou intéressées.

Les prêtres d'Athènes firent mourir le sage comme impie et blasphémateur.

Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Pourquoi? Parce que Dieu l'a ainsi voulu?
— Non; parce que la nature du triangle le veut ainsi,

et qu'il est impossible de concevoir un triangle dont la somme des trois angles n'égale pas deux droits. — Tous les rayons d'une sphère sont égaux et son centre est à égale distance de tous les points de sa surface, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas.

Il en est de même des lois morales. Vous ne pouvez pas concevoir des hommes, c'est-à-dire des êtres faits pour vivre en société, sans que de leur nature il découle invinciblement, comme conséquence, que le vol, l'assassinat, le parjure, l'adultère, la trahison sont des crimes. La volonté de Dieu, pas plus que son existence, n'a rien à voir là-dedans.

Que Dieu, en même temps qu'il est le formateur du monde, en soit l'arbitre suprême, le grand juge, celui qui veille au maintien de l'ordre, à l'observation de la loi, à sa sanction, cela est pour moi incontestable; et c'est ce qui doit réjouir l'homme juste et faire trembler le méchant; mais que la loi soit une création de sa volonté, cela ne peut pas être, parce que cela est absurde.

Les lois sont l'expression des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. La nature des choses étant donnée, nous n'avons donc qu'à chercher les rapports nécessaires qui en dérivent, pour connaître les lois. Tout autre moyen peut être plus agréable pour les esprits paresseux ou pusillanimes, parce qu'il n'exige ni effort, ni hardiesse, mais il conduit aux abîmes; en constituant le pouvoir despotique du prêtre, il est un véritable suicide pour la raison.

III

La raison donc nous oblige à admettre, d'un côté l'existence de Dieu, de l'autre l'indépendance des lois qui régissent l'univers. Ces deux importantes vérités une fois constatées, descendons des régions célestes où nous avons dû nous élever pour les conquérir et où nous remonterons plus tard, et occupons-nous en attendant du monde et de l'homme.

Si je débutais dans cette étude en me posant la question de savoir si j'existe et si le monde extérieur est quelque chose de réel, j'amènerais inévitablement le sourire sur les lèvres du lecteur qui se demanderait si j'ai perdu l'esprit ou si je me moque de lui. Et le lecteur aurait raison : il est de ces vérités qui ne se démontrent pas, parce qu'il est impossible à tout esprit sain de les mettre en doute.

Pendant de fort grands philosophes, des savants du premier ordre, des écrivains illustres, ne se sont

pas contentés de mettre en doute leur réalité propre et celle du monde, mais les ont résolument niées. « Les panthéistes sont obligés d'en venir là et de dire que nous rêvons les corps, et que Dieu nous rêve. » (J. Simon, *La Rel. nat.*)

Ainsi, nous sommes un rêve! et les corps, les rêves d'un rêve! Qui sait si les corps à leur tour ne rêvent pas d'autres rêves?

D'autres philosophes non moins grands ont cru devoir réfuter ces derniers et se démontrer à eux-mêmes leur propre existence. Étaient-ils plus sages?

Il ressort de là deux grands enseignements. Le premier, c'est que la science, quelque grande qu'elle soit, et la puissance d'expression, quelle qu'en soit la magie, ne prouvent nullement la solidité de la raison, qualité la plus précieuse de toutes et qu'aucune autre ne saurait remplacer. L'ignorant donc, quelque pénible effort que ce travail exige, est toujours en devoir de penser par lui-même, et tout en s'inspirant autant qu'il lui est possible des travaux des autres, de ne pas plus se mettre aveuglément à la remorque des savants qu'à celle des prêtres.

Le second, c'est que le problème de notre destinée est quelque chose de si effrayant, de si redoutable, qu'avant de nous y engager il nous faut avoir bien soin d'établir solidement dans notre esprit ces vérités dont personne ne doute et qui ne comportent pas de démonstration, précisément parce qu'elles sont évidentes. Il nous faut prendre la détermination de ne

jamais les abandonner, quelque puissantes et quelque enchanteresses que soient les sollicitations du vertige, ce magicien dangereux, habitant du fond de l'abîme. Sans cela, on tombe inévitablement dans cet abîme, et désormais entré dans la religion des chimères, l'esprit n'enfante plus que des systèmes extravagants.

Donc, nous existons et nous sommes distincts de Dieu, car on n'existe qu'à la condition de se distinguer ; le monde extérieur existe à la même condition que nous. Ce sont les deux vérités que nous n'abandonnerons jamais, quoi qu'il arrive, dans le cours de nos recherches, prêt à leur sacrifier, sans hésitation, tout ce qui viendrait les contredire.

Mais que sommes-nous et qu'est le monde ? Voilà le problème. Commençons par nous.

« Connais-toi toi-même, » disait la sagesse antique. Et, en effet, comment puis-je, si je ne me connais pas, savoir la destinée qui m'est faite, le but vers lequel je dois marcher, le devoir qui m'incombe ?

Y a-t-il en moi une âme destinée à survivre à la destruction du corps ? ou bien ne suis-je qu'un être éphémère que la Providence a appelé un instant à la vie pour le replonger ensuite dans un éternel néant ?

Selon que la réponse à cette question sera affirmative ou négative, mes idées prendront un cours bien différent ; mes sentiments envers moi-même, envers mes semblables, envers le monde, envers Dieu acquerront ou perdront de l'énergie, et mon respect pour la loi morale sera bien fortifié ou bien affaibli.

Quelles perspectives s'ouvrent devant moi si je dois

me survivre, si mon âme est immortelle ! et quelle lumière jetée sur le monde ! Combien les choses changent d'aspect ! Comme je grandis à mes propres yeux ! et combien je sens fortement qu'il est de mon devoir de patienter et d'attendre avant de juger ceux des actes de la Providence qui me sembleraient et qui seraient, en effet, blâmables, si notre existence se terminait à la mort du corps.

Cette considération seule devrait nous faire comprendre qu'il n'est pas possible que tout finisse avec la vie actuelle ; mais il en est d'autres plus puissantes et plus directes.

Chacun de nous n'est-il pas une cause première, un principe de mouvement, une intelligence, une volonté ? Nous ne sommes donc pas simplement des corps, des êtres matériels, puisque la matière, de soi, nous l'avons reconnu, est incapable de se mouvoir, de sentir, de comprendre, de vouloir.

Alors même que Dieu le voudrait, il ne pourrait pas faire penser la matière, parce qu'il ferait une contradiction, un être non pensant qui penserait ! Il faudrait pour cela qu'il la fit cesser d'être matière, ce qui, nous le verrons, n'est pas impossible, mais ce qui est bien différent.

Pour que l'âme ne fût pas un être distinct du corps, il faudrait, comme le soutiennent les matérialistes, qu'elle ne fût qu'une résultante des parties qui le composent, une harmonie, un rien !

Or, la raison peut-elle admettre que le rien sente, pense, se connaisse, calcule, combine, étudie l'être,

agisse sur lui, le modifie, le manipule à son gré, et que l'être s'ignore, soit incapable de sensation, de pensée, de volonté, et, par conséquent, d'action?

Et n'est-ce pas ce qui aurait lieu si l'esprit n'était qu'un produit de l'organisation de la matière?

Du reste, argument péremptoire! je me sens parfaitement distinct de mon corps; je sais que je ne suis ni les ongles de mes doigts, ni les cheveux de ma tête, ni les poils de ma barbe, ni la pulpe de mon cerveau. Cette matière s'écoule à toute heure comme un torrent; de nouvelles molécules viennent constamment remplacer celles que le jeu de la vie élimine; mon corps est dans un changement continu; il n'a aujourd'hui rien de ce qu'il avait l'an dernier. Moi seul je dure au milieu de ce renouvellement, et reste toujours le même. Toute cette matière fait partie de l'organisme auquel je suis, sans savoir comment, momentanément lié, qu'une volonté supérieure m'a donné à gouverner, mais tout cela n'est pas moi. En y réfléchissant un peu, je conçois même très-bien que je puisse vivre sans cet organisme qui, après tout, me gêne au moins autant qu'il me sert.

Il faut, on en conviendra, après toutes ces considérations, être bien aveuglé par la passion du néant pour ne pas reconnaître que l'âme existe.

Mais il ne suffit pas qu'elle existe, il faut qu'elle dure; il faut que, sortie du corps, elle continue à vivre et à marcher dans la voie de ses destinées; il faut qu'elle soit immortelle. Or, l'immortalité n'est-elle pas une conséquence de l'être? Est-ce que la nature

entière ne nous crie pas cette vérité à tout instant par ses innombrables voix? Est-ce que, comme la science nous l'affirme et comme à son défaut la raison suffirait pour nous le faire connaître, dans les compositions et les décompositions, les naissances et les morts dont nous sommes à chaque instant les témoins, il y a un seul atome de matière de créé ou d'anéanti?

Et ne serait-il pas surprenant, choquant même, que l'âme disparût quand aucun des éléments du corps ne se perd?

La nature est un livre constamment ouvert devant nos yeux pour nous apprendre la vérité; mais nous ne savons pas y lire : les choses y sont trop simplement et trop clairement exprimées.

Mais si l'âme survit au corps, dans quel état se trouve-t-elle quand elle en est séparée? Est-elle, comme certains philosophes le pensent, dans un état virtuel, potentiel, de force sans manifestation, sans conscience, ou bien continue-t-elle à sentir, à penser, à vouloir? En un mot, conserve-t-elle sa personnalité ou la perd-elle? — Ceci est très-important. Car si l'âme perd à la mort sa personnalité, c'est pour nous absolument comme si elle perdait l'être. Que m'importe de me survivre si j'ignore que je me survis?

Or, pour que l'âme perdît sa personnalité à la mort du corps, il faudrait que celui-ci la lui eût donnée, c'est-à-dire que les organes donnassent les facultés! Et n'est-il pas aussi absurde de penser que les facultés naissent des organes qu'il l'est de croire que l'âme

naît du corps? Est-ce qu'une âme sans la sensibilité, l'intelligence, la volonté, serait une âme?

Quand nous sommes enfermés dans une maison, c'est sans doute grâce aux ouvertures pratiquées dans les murs que nous pouvons voir la campagne environnante; mais ne la voyons-nous pas beaucoup mieux quand nous sommes dehors?

« Il est tout à fait plaisant de voir les hommes s'imaginer que les yeux sont nécessaires à la vue, parce que, dans leur état actuel d'emprisonnement, ils ne peuvent rien voir que par cette lucarne. » (J. Simon, *La Rel. nat.*)

Oui, le corps n'est que la prison de l'âme; prison utile, prison nécessaire dans les phases inférieures de l'existence, comme nous le démontrerons plus loin, mais enfin prison. L'organe, loin de donner la faculté, la localise, la restreint, l'affaiblit en la voilant, et la mort, au lieu de nous faire perdre notre personnalité, nous en restitue tout ce que le corps nous en avait momentanément enlevé. La mort, c'est l'expansion, c'est l'accroissement de la vie!

I V

Ici se présente un autre problème :

Où va l'âme au sortir du corps ? D'où venait-elle quand elle y entra ?

A ces deux questions, produit d'une curiosité bien naturelle et bien légitime, nos théologiens répondent par une doctrine qu'ils ont la prétention d'imposer à notre foi et contre laquelle se soulèvent en même temps notre cœur et notre raison. La voici en quelques mots :

Pour chaque corps qui se forme, et au moment même de sa formation, Dieu crée une âme destinée à l'animer. Que la vie de l'homme ne dure qu'un instant ou qu'elle se prolonge au delà d'un siècle, cette épreuve décide à tout jamais de son sort à venir. S'il meurt en naissant, mais après avoir reçu l'eau du baptême, il va tout droit en paradis et y jouit du même bonheur que ceux qui ont combattu et souffert pendant toute une longue vie pour la vérité. Si,

au contraire, il a eu le malheur de naître de parents n'ayant jamais entendu parler du baptême ou ne croyant pas à son efficacité, ou si l'on n'a pas eu le temps d'accomplir cette formalité, il se rend dans les limbes où l'on est privé de la vue de Dieu, et où, selon Dante, grand théologien comme on sait, on n'éprouve d'autre peine que de soupirer. Mais, s'il meurt en état de péché mortel, le gouffre de l'enfer l'attend et il y endurera pendant l'éternité d'horribles tourments, tandis que s'il n'avait eu à se reprocher que quelques péchés véniels ou s'il avait été en état de grâce, il se serait rendu en paradis, dans le premier cas, après un séjour plus ou moins long dans le purgatoire, selon la gravité des fautes à purger, dans le second sans s'arrêter nulle part.

L'élus, non-seulement s'abreuve de délices dans la contemplation de Dieu dont il s'occupe à chanter les louanges, mais encore, comme distraction et comme condiment à son bonheur, il entend les hurlements des réprouvés, les crépitations de leurs chairs qui brûlent ; il sent l'odeur qui s'en exhale comme un parfum agréable, et voit les contorsions horribles que la douleur imprime à leurs membres. Et, charme inexprimable ! parmi ces derniers, il reconnaît souvent un père, une mère, un fils, une fille, un frère, une sœur ou bien quelque ami avec lequel il a eu sur la terre les plus intimes relations. Quelques-uns, sans doute, ont tous ces bonheurs à la fois, et les autres doivent leur porter envie, car ce sont les élus parmi les élus, les aristocrates du paradis !

Ai-je voulu faire, en traçant ces lignes, une lugubre plaisanterie ? Non, j'ai exposé la doctrine que l'Église nous enseigne, la solution qu'elle nous donne du problème de nos destinées. Cela parait impossible, mais cela est. Ecoutez plutôt saint Thomas, le père de la théologie catholique, l'ange de l'école !

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés ; et en les voyant, non-seulement *ils ne ressentiront aucune douleur, mais ils seront accablés de joie et ils rendront grâces à Dieu de leur propre bonheur en assistant à l'ineffable calamité des impies.* »

« On se demande avec stupeur, dit Eugène Nus, à qui j'emprunte cette citation, comment une religion d'amour et de fraternité a pu aboutir à cette insensibilité monstrueuse, à cet égoïsme forcené. Dieu des conciles, laisse-moi la pitié ou retire-moi le ciel ! »

Et ce n'est pas tout ! n'allez pas croire que les plus grandes vertus, comme celles d'un Socrate ou d'un Marc-Aurèle, par exemple, puissent vous préserver de l'enfer. La vertu est ici une question très-secondaire ; l'important c'est que Dieu en vous formant ait voulu vous sauver, et, pour cela, vous ait fait naître dans un pays catholique, si vous êtes né après la venue du Christ, et d'une famille juive, si vous êtes né avant sa venue.

« Mais comment donc subsiste encore la vieille idée barbare, la prédestination, qui fait des réprouvés de

naissance, créés pour l'enfer? Idée désespérante qui plane obscure sur l'Ancien Testament, — qui, dans les Évangiles, durement se détache d'un fond doux en éclairs sanglants, — qui, forte dans saint Paul, se fait homme, un cruel docteur, — et dans Augustin, un bourreau. » (Michelet.)

Ainsi Dieu n'a fait le monde que pour satisfaire un caprice cruel, en sauvant les uns et en damnant les autres ! Il ne pouvait être heureux qu'à la condition d'entendre résonner éternellement à ses oreilles le double concert des élus chantant ses louanges et des réprouvés le maudissant au milieu des douleurs !

Quel Dieu ! et quel est l'homme de cœur qui voudrait lui ressembler ? Étonnez-vous après cela que Proudhon, en pensant sans doute à cette monstrueuse création de nos théologiens, ait dit : « Dieu c'est le mal. »

Que nous dit la loi quand elle se révèle à nous ? — Fais ceci, évite cela, parce que ceci est bien et que cela est mal. Ce qui évidemment veut dire qu'il résultera pour nous un bien de ce qu'elle ordonne et un mal de ce qu'elle défend. S'il n'en était pas ainsi, la loi serait fautive ; elle ne serait qu'une pure illusion de notre esprit. La sanction est donc indispensable pour que la loi soit vraie ; car la sanction c'est la raison même de la loi, en quelque sorte la loi elle-même. Essayez de séparer la loi de sa sanction, vous ne le pourrez pas. Pourquoi faudrait-il faire une chose et en éviter une autre, si les conséquences pour nous devaient être les mêmes, qu'on

ne fit pas la première et qu'on fit la seconde? La loi me dit : ne mange pas trop, car c'est mal ; mange suffisamment , car c'est bien. Et la loi est vraie, puisque si je mange trop je m'indigère, et si je ne mange pas assez je perds mes forces. Mais si le contraire avait lieu, la loi serait fausse. Et la douleur qui accompagne l'indigestion ou la perte des forces est un avertissement nouveau pour que je ne persévère pas dans mon erreur et ne me prépare pas ainsi des malheurs plus grands.

La loi nous commande donc dans notre intérêt, et c'est nous qui nous trompons quand nous croyons avoir avantage à la violer : c'est notre vue qui est trop faible pour apercevoir les conséquences éloignées de nos actes. « Pour les rendre meilleurs (les hommes), il faut les éclairer; le crime est toujours un faux jugement. » (Duclos.)

Pourtant, dans ce monde, nous voyons souvent le scélérat, non-seulement se soustraire au châtement mérité, mais encore, comme conséquence de ses crimes, obtenir la fortune, la considération, les honneurs, le pouvoir, et après de longs jours passés dans les plaisirs, sortir de la vie comme un convive repu et satisfait. L'homme honnête, au contraire, à cause même des scrupules que son amour pour la justice, sa droiture fait naître en lui, voit la plupart du temps la fortune et la considération le fuir, est en butte à la calomnie, aux moqueries, à la haine de ses semblables, et ne termine une vie passée dans les privations et les souffrances que par une mort désolée !

Faudra-t-il s'écrier avec Brutus : Vertu, tu n'es qu'un nom ?

Non, il faut voir dans ce fait ce qu'il contient de plus clair, une preuve nouvelle et éclatante d'une vie à venir où s'exerce l'inévitable justice ; car, nous le répétons, la loi doit avoir une sanction.

Mais en même temps que la loi veut une sanction, elle la veut proportionnée à la gravité de l'infraction, puisque, par le fait, la sanction n'est que la réaction de la nature des choses violentée, et que toute réaction est égale à l'action. Plus j'aurai dépassé la mesure dans la quantité des aliments que j'aurai pris et plus l'indigestion sera forte et douloureuse. De plus, la réaction ne peut durer que tout autant que l'action se continue. Si le coupable reconnaît son erreur, s'il se corrige, s'il ne retombe plus dans la même faute, la loi n'étant plus violée, la nature des choses n'étant plus violentée, la sanction ne peut plus avoir lieu, puisqu'il ne peut plus se produire de réaction. La peine ne pourrait donc être éternelle que s'il était possible qu'il se trouvât un être éternellement obstiné à violer la loi. Et alors ce serait justice. Mais cela ne peut pas être : la douleur, cette grande éducatrice, doit finir par faire ouvrir les yeux au plus obstiné.

Que penser donc d'un Dieu qui infligerait au coupable des peines éternelles, alors même que ce coupable se repentirait, reconnaîtrait ses torts et ne demanderait qu'à réparer le mal qu'il aurait fait ? d'un Dieu qui enlevant ainsi tout espoir au condamné ne lui laisserait d'autre parti à prendre que celui de

maudire son bourreau? Ce Dieu serait de beaucoup au-dessous de nos législateurs modernes qui rougiraient s'ils avaient, en édictant une peine, autre chose en vue, après la sauvegarde des intérêts de la société, que l'amélioration du coupable. Il serait le plus audacieux et le plus criminel violateur de la loi, et se préparerait, en conséquence, à lui-même, des peines encore plus grandes que celles qu'il infligerait aux autres; car, ne l'oublions pas, la loi ne dépend pas de la volonté de Dieu : il la proclame, l'applique, la sauvegarde, mais ne la fait pas. Quand il nous frappe, c'est dans l'intérêt général et dans notre intérêt propre, afin qu'avertis à temps nous ne commettions pas de plus graves infractions qui, en troublant profondément l'ordre, provoqueraient d'inévitables et terribles retours.

Que penser encore de cette justice qui punit l'innocent pour le coupable, l'enfant qui naît pour le crime d'un premier homme avec lequel il n'a aucun lien si, comme l'affirme la doctrine que nous combattons, Dieu tire du néant, à l'époque de notre naissance, l'esprit qui nous constitue ce que nous sommes?

Enfin que penser de la prédestination? Était-il possible d'imaginer une plus barbare absurdité?

Non, cette doctrine, à laquelle du reste de plus compétents que moi prétendent qu'il n'est pas indispensable de croire pour rester dans l'orthodoxie catholique, — ce que je désire vivement pour l'honneur de l'Église, — ne peut être acceptée comme solution

aux questions que nous avons posées au début de cet article, parce qu'elle blesse à la fois tous nos sentiments d'humanité, toutes nos notions de justice, et constitue la plus sanglante injure à l'auteur des choses, auquel nous ne pouvons pas croire sans nous le représenter comme le type de toutes les perfections, de l'amour sans bornes et de la justice absolue.

Cherchons donc une autre solution au problème de notre destinée.

V

Cette solution, que le Spiritisme a faite sienne, est trouvée depuis longtemps. Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes empruntées au *Phédon* :

« C'est une opinion bien ancienne que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort.....
..... Il me semble aussi, Cébès, qu'on ne peut rien opposer à ces vérités, et que nous ne nous sommes pas trompés quand nous les avons reçues ; car il est certain qu'il y a un retour à la vie ; que les vivants naissent des morts ; que les âmes des morts existent, et que les âmes vertueuses sont mieux et les méchants plus mal. » (Socrate, dans le *Phédon*.)

Il est digne de remarque que presque tous les peuples anciens ont cru à la préexistence de l'âme et à sa réincarnation. Les philosophes spiritualistes

considéraient la renaissance comme une conséquence de l'immortalité ; pour eux, ces deux vérités étaient solidaires, et l'on ne pouvait nier l'une sans nier l'autre. On ne sait pas bien si Pythagore reçut cette doctrine des Égyptiens, des Indiens ou de nos pères les Gaulois. S'il voyagea chez tous ces peuples, il l'y trouva également, puisqu'elle leur était commune.

« Ce même sol que nous habitons aujourd'hui, dit Jean Reynaud, a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence. »

Et le poète Lucain : « Selon vous, Druides, les ombres ne descendent pas dans les silencieuses demeures de l'Érèbe, dans les pâles royaumes du Dieu de l'abîme. *Le même Esprit anime un nouveau corps dans une autre sphère.* La mort (si vos hymnes contiennent la vérité) est le milieu d'une longue vie. »

Cette croyance était si fortement enracinée chez nos pères qu'ils se prêtaient volontiers des sommes payables dans un autre monde où ils étaient sûrs de se rencontrer et de se reconnaître.

Si les Hébreux ne l'adoptèrent jamais d'une manière aussi générale et aussi entière, ils n'y restèrent pourtant pas étrangers. On sait que les pharisiens, ja secte qui se piquait le plus d'orthodoxie, croyaient

à une damnation éternelle pour les méchants et à un retour à la vie pour les bons. C'était le contraire de la religion du Sintos, la plus ancienne du Japon, qui, suivant Kempfer, cité par Boulanger, enseigne que les méchants seuls reviennent à la vie pour expier leurs crimes.

Certains passages de la Bible justifient la doctrine des pharisiens et expriment d'une manière très-claire la croyance à la réincarnation. Je pourrais en citer plusieurs ; je me contente des deux suivants : — « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; qui conduit aux enfers et qui en retire. » (I. Rois, ch. II. v. 6.) C'est-à-dire qui fait mourir et qui fait revivre.

On sait qu'un des procédés de la poésie hébraïque était de redire, en termes différents, dans la seconde partie de la strophe, la pensée déjà exprimée dans la première partie. Ici, *ôte la vie* correspond évidemment à *conduit aux enfers*, et *donne la vie* à *en retire*. D'ailleurs, dans la Bible, comme dans Platon et chez tous les anciens, les enfers sont synonymes de la tombe, de la mort ; et retirer des enfers veut dire faire revivre dans ce monde, faire renaître.

« Ceux de votre peuple qu'on avait fait mourir vivront *de nouveau* ; ceux qui étaient tués au milieu de moi ressusciteront. » (Isaïe, ch. XXVI, v. 19.)

Les Juifs modernes chez qui s'est conservée cette croyance appellent *gilgul*, *roulement*, le passage de l'âme d'un corps à un autre.

Si le Christ, qui prévoyait sans doute toutes les divisions qu'enfanteraient des dogmes imposés et tout le sang qu'ils feraient verser, ne donna pour loi à ses disciples que l'amour de Dieu et du prochain, il n'en manifesta pas moins, dans plusieurs occasions, sa croyance à la réincarnation. — « 13. Car jusqu'à Jean, dit-il au peuple qui se presse autour de lui, tous les prophètes aussi bien que la loi ont prophétisé ; — 14. Et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, *c'est lui-même qui est cet Élie qui doit venir.* — 15. Que celui-là l'entende qui a des oreilles pour entendre. » (S. Math., ch. XI.)

Ici, ce ne peut être d'Élie descendu du ciel qu'il s'agit, puisque nous savons que Jean-Baptiste était né de Zacharie et d'Élisabeth, cousine de Marie, mais d'Élie réincarné.

« 1. Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance ; — 2. Et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? » (S. Jean, ch. IX.)

Pourquoi les disciples demandent-ils à Jésus, comme une chose toute simple, si c'est à cause de son péché que cet homme est né aveugle ? — C'est que les disciples et Jésus étaient convaincus qu'on pouvait avoir péché avant de naître, et, par conséquent, qu'on avait déjà vécu. Est-il possible de donner une autre explication ?

Comment s'étonner dès lors de ce que nous assument des écrivains érudits, que la croyance à la pluralité des existences était généralement répandue parmi les chrétiens des premiers siècles?—Du reste, il y a toujours eu et il y a encore parmi eux, comme parmi les Juifs, des hommes qui la professent, sans croire pour cela sortir de l'orthodoxie.

« Pendant que cette ligne de conduite prévalait dans l'Église et se terminait par la condamnation d'Origène, des docteurs vénérés, qui ont été mis au nombre des saints, n'en continuaient pas moins à soutenir la pluralité des existences *et la non-réalité de la damnation éternelle*. C'est saint Clément d'Alexandrie qui enseigne la rédemption universelle de tous les hommes par le Christ sauveur; il s'indigne contre l'opinion qui ne fait profiter de cette rédemption que des privilégiés; il dit qu'en créant les hommes, Dieu a tout disposé, ensemble et détails, dans le but du salut général. » (*Stromat.*, liv. VII, Oxford, 1715.) C'est ensuite saint Grégoire de Nysse qui nous dit qu'il y a *nécessité de nature* pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée, et lorsqu'elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures et subséquentes. Voilà bien la pluralité des existences enseignée clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations approuvées dans le mandement d'un évêque de France, Mgr de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché

originel, auxquels il oppose la croyance permise aux vies antérieures de l'âme. Ce mandement est de l'année 1843. (A. Pezzani, *Plur. des exist. de l'âme.*)

Voici les propres paroles de Mgr de Montal. Je les prends dans le numéro du 27 octobre 1864 du journal *L'Avenir* : « Puisque l'Église ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ? »

Dans une lettre à M. Barlatier, qui a paru dans la *Petite Presse* du 20 septembre 1868 et dont je parlerai de nouveau, M. Ponson du Terrail raconte qu'à son domaine des Charmettes où il se trouve, il a eu pour convive le curé de son village. Celui-ci s'est montré fort surpris d'entendre son hôte lui affirmer qu'il se souvenait d'avoir vécu du temps de Henri IV et d'avoir connu particulièrement ce roi; qu'il croyait que nous avions tous déjà vécu et que nous vivrions de nouveau. « Mais enfin, dit l'auteur, il m'accorda que *les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion*, et il me laissa aller mon train. »

Même pendant le sombre moyen âge, où, selon l'expression de Michelet, Satan a tellement grandi qu'il a *enténébré* le monde, la croyance à la réincarnation n'a pas pu complètement être étouffée. J'en trouve une preuve dans la *Divine Comédie* où Dante, qui partageait l'opinion alors générale à ce sujet dans le peuple, place l'empereur Trajan en paradis. Celui-ci, après avoir séjourné cinq cents ans dans l'enfer, en est sorti par la vertu des prières de saint Grégoire-le-

Grand. Mais, chose digne d'attention, il n'est pas allé directement au ciel ; il a repris un corps sur la terre, — *torno all'ossa* — et ce n'est qu'après avoir séjourné peu de temps dans ce corps—*in che fu poco*—qu'il a été admis au nombre des élus.

Chez les philosophes et les savants, cette idée n'a jamais cessé d'avoir des représentants. L'illustre Franklin, un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité par le génie et la sagesse, se composa à lui-même l'épithète suivante qui témoigne de sa foi à la réincarnation :

« Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaitra, *comme il le croyait*, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

Dans une lettre à madame de Stein, Goethe s'écrie : « Pourquoi le destin nous a-t-il liés si étroitement ? Ah ! dans des temps écoulés, tu fus ma sœur ou mon épouse ! »

Le grand chimiste anglais, sir Humphry Davy, dans un ouvrage intitulé : *Les derniers jours d'un philosophe*, s'applique à démontrer la pluralité des existences de l'âme et ses incarnations successives. « L'existence humaine, dit-il, peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée

de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. » (Trad. de C. Flammarion.)

Charles Fourier était tellement convaincu que nous renaissions sur cette terre, qu'on trouve dans ses ouvrages la phrase suivante : « *Tel mauvais riche pourra revenir mendier à la porte du château dont il a été le propriétaire.* »

Aujourd'hui la croyance à la pluralité des existences est presque générale chez nos grands écrivains. Je regarde comme superflu de faire des citations qu'on trouve partout et qui me feraient dépasser le cadre dans lequel je veux me renfermer. « Je n'ai, dit M. Chaseray, dans ses conférences sur l'âme, que l'embarras du choix en fait de citations pour montrer que la foi à une série d'existences, les unes antérieures, les autres postérieures à la vie présente, grandit et s'impose chaque jour davantage aux esprits éclairés. »

Il n'est pas jusqu'à Proudhon lui-même qui ne se soit senti un moment entraîné de ce côté. Le passage suivant d'une lettre adressée par le grand démolisseur à M. Villaumé, le 13 juillet 1837, en est la preuve. « En y songeant, je me demande si je ne traîne pas la chaîne de quelque grand coupable, condamné dans une existence antérieure, comme l'enseigne Jean Reynaud ! »

On le voit, c'est la vieille métempsycose qui reparaît et tend à redevenir la religion de l'humanité. Elle a d'autant plus de chances de réussir cette fois qu'elle s'est dépouillée de la souillure qui la fit

abandonner : — On ne croit plus aujourd'hui que l'âme humaine puisse rétrograder et rentrer dans le corps d'un animal. Les anciens n'avaient pas le sentiment du progrès continu de l'être et de l'économie de ressorts qui préside à l'œuvre de Dieu : voilà pourquoi ils tombèrent dans cette grossière erreur.

VI

L'idée de la réincarnation est si naturelle que sans la tyrannie exercée sur nous par l'habitude d'idées contraires, que l'éducation nous imposa dès notre enfance, nous l'accepterions sans effort. « Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la nature. » Ces paroles que Voltaire (voyez *la Princesse de Babylone*) met dans la bouche du Phénix, au moment où il renaît de ses cendres, ne vous semblent-elles pas, dans leur simplicité et leur énergique concision, l'expression même de la vérité ?

Que de problèmes dans notre destinée, impossibles à résoudre d'une manière satisfaisante par une autre doctrine, et dont celle-ci nous fournit une solution rationnelle ! Que d'obscurités elle éclaire ! Que de difficultés elle lève !

« A la vérité, dit Montaigne, je treuve si loing d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusqu'à tel que

je cognois, je dis capable de sens commun, que j'enchérirais volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste ; et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. »

Quelle distance, en effet, entre le Hottentot stupide et l'intelligent Européen ! entre Dumolard et Socrate !

Comment expliquer cette inégalité dans le développement intellectuel et moral, que dans certains cas on serait tenté d'appeler une inégalité de nature, si l'on n'admet pas qu'il y a entre l'esprit inférieur et l'esprit supérieur le même rapport qu'entre l'enfant et l'homme fait, et quelquefois entre l'homme et l'ange ? si l'on n'admet pas que le dernier a plus longtemps vécu que le premier et a pu progresser dans un plus grand nombre de vies successives ?

Dira-t-on que c'est un effet de la différence d'organisation physique et d'éducation ? Nous répondrions à cela que ces causes peuvent tout au plus expliquer les supériorités apparentes, mais non les réelles.

L'organe sert plus ou moins bien la faculté, mais ne la donne pas : nous l'avons surabondamment démontré. De telle sorte qu'un esprit très-développé, dans un corps mal conformé, peut faire un homme fort ordinaire, tandis qu'un esprit relativement moins avancé, servi par de bons organes, fera un homme

qui lui sera en apparence de beaucoup supérieur. Mais cette fausse supériorité, qui ne consistera que dans la faculté d'expression et non dans la puissance de penser, ne fera illusion qu'à l'observateur superficiel et ne trompera pas l'esprit pénétrant. « Il n'est pas douteux, dit J. Simon, qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce que la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un Génie enchanté *sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur.* »

D'ailleurs, ne sait-on pas que Socrate avait reçu de la nature un corps dont toutes les impulsions le portaient à la débauche, et que de ce libertin que la nature semblait avoir voulu faire de lui, le fils de Sophronisque fit un sage, le modèle des hommes !

Quant à l'éducation, n'avons-nous pas tous les jours sous nos yeux la preuve que si son influence est grande, elle ne va pas pourtant jusqu'à changer complètement la nature de l'homme, à faire d'un scélérat un prix Monthyon et d'un idiot un Newton ?

Que d'honnêtes gens qui n'ont jamais reçu de leçons de personne ! qui même ont été obligés de combattre contre de pernicieux enseignements ! et que

d'infâmes coquins qu'on a élevés avec tous les soins imaginables ! Commode n'était-il pas le fils et le disciple de Marc-Aurèle ? et peut-on faire un mérite aux leçons des jésuites, ses maîtres, de l'indépendance de pensée de Voltaire, de son horreur pour l'intolérance et le fanatisme religieux, et de son mépris des superstitions ?

Qui fut le précepteur du bûcheron Lincoln, de son successeur, le tailleur Johnson, et de leur illustre compatriote, le forgeron Elihu Burrit, le promoteur de la société de la paix universelle ?

Et n'y a-t-il pas des hommes dont on peut dire qu'ils se ressouvient plutôt qu'ils n'apprennent ? Mozart, par exemple, qui naît grand musicien, et Pascal, qui, à l'âge de neuf ans, sans avoir jamais lu aucun livre de mathématiques, seul, sans le secours d'aucun maître, arrive jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide et invente la géométrie !

En 1868, les journaux français nous ont entretenus, d'après un journal anglais de médecine, le *Quarterly*, d'un phénomène bien étrange. C'est une petite fille dont le docteur Hun nous fait connaître l'étonnante histoire. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée muette et n'a pu parvenir à prononcer que les mots *papa* et *maman*. Puis, tout à coup, elle s'est mise à parler avec une volubilité extraordinaire, mais dans une langue inconnue n'ayant aucun rapport avec l'anglais. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle se refuse à parler cette dernière langue, la seule

pourtant qu'on lui parle, et oblige ceux avec qui elle vit, son frère, par exemple, un peu plus âgé qu'elle, à apprendre la sienne où l'on trouve quelques mots de français, quoique, au dire de ses parents, on n'en ait jamais prononcé aucun devant elle.

Comment expliquer ce fait autrement que par le souvenir d'une langue que cette enfant aurait parlée dans une existence antérieure ? — Il est vrai qu'on peut le nier. Mais la petite fille existe ; c'est un journal sérieux, un journal de médecine qui le rapporte, et la négation est un moyen bien commode et dont on fait peut-être un trop fréquent usage. Il est dans beaucoup de cas l'équivalent du diable, ce *Deus ex machinâ* des prêtres, qui vient toujours à point pour tout expliquer et dispenser de l'étude.

Du reste, il est des hommes qui affirment avoir conservé le souvenir d'autres existences. Ceci est plus fort. La lettre de M. Ponson du Terrail, dont j'ai parlé dans le précédent article, en est une preuve. On peut dire aussi qu'il a voulu plaisanter. Mais que ne peut-on pas dire ?

Le poète Méry affirmait également qu'il se souvenait d'avoir successivement vécu à Rome du temps d'Auguste et dans l'Inde où il avait été brahme. Peut-être encore une plaisanterie ?

Mais ce qui ne peut pas en être une, c'est le fait suivant dont j'ai été le témoin. J'étais à Pau, chez une parente. Dans la même pièce que moi se trouvaient une des filles de ma parente, âgée de dix ans, et le

petit garçon d'un voisin, ouvrier relieur, qui n'en avait pas encore trois. Ces enfants jouaient et je ne m'en occupais pas, quand, tout à coup, mon attention fut attirée par une altercation singulière qui s'éleva entre eux. Le petit garçon soutenait, en se fâchant tout rouge contre la petite fille qui refusait de le croire, qu'il se souvenait d'avoir été soldat et d'avoir été tué. Il donnait des détails et citait des lieux. Je crus devoir intervenir. Je lui fis demander ce qu'était son père à l'époque dont il parlait. Il répondit qu'alors son père n'était pas son père ; que c'était lui qui était père. Et comme j'insistais pour qu'il expliquât pourquoi ayant été tué il était de nouveau vivant, et petit après avoir été grand : « Je n'en sais rien, dit-il ; j'ai été soldat et j'ai été tué ; j'étais grand et je suis petit ; c'est Dieu qui l'a voulu. » Et il frappait de son petit pied avec colère, parce que nous refusions de croire à ses paroles.

Le lendemain ; je voulus reprendre avec lui la même conversation. Il me regarda d'un air étonné, et ne comprit pas plus que si je lui avais parlé grec.

Comment supposer qu'un enfant de cet âge voulût plaisanter sur un tel sujet ? Et n'est-il pas plus raisonnable de penser que le voile qui nous cache notre passé s'était un instant soulevé pour lui ?

Le souvenir d'existences passées, quoique très-rare, l'est pourtant moins qu'on ne pense : l'histoire en fournit des exemples, et il n'est pas impossible que quelqu'un de mes lecteurs ait été comme moi à même d'en constater.

Maintenant, je le demande, de toutes ces considérations et de tous ces faits réunis, auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, ne découle-t-il pas la conséquence légitime et irrésistible que la réincarnation est une réalité et que dès lors il n'est pas surprenant qu'à toutes les époques de l'histoire il se soit trouvé des esprits élevés dont elle a constitué la foi?

Bien plus, quand on y réfléchit sérieusement, on arrive à se convaincre que non-seulement cette croyance est vraie, mais encore qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas.

Si elle est fausse, comment comprendre la justice de Dieu? Nous avons reconnu l'absurdité des peines éternelles; mais, même avec des peines et des récompenses temporaires, pour qu'elles pussent être justement appliquées, ne faudrait-il pas, puisqu'il n'y a qu'une seule épreuve, que nous la subissions tous dans les mêmes conditions de durée, d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter, et que chacun de nous entrât dans la lice armé des mêmes facultés et avec le même poids à porter? — Eh bien, nous savons tous que cela n'est pas. Est-il besoin de le démontrer?

Le seul moyen de sortir de la difficulté est donc de reconnaître la vérité de cette idée si naturelle et si juste, que les épreuves sont multiples; que ceux que nous voyons entrer dans la lice avec de plus grandes facultés sont de vieux lutteurs qui les ont acquises par des efforts antérieurs, tandis que ceux qui y entrent avec des facultés moindres sont des débu-

tants qui n'ont pas le droit d'être jaloux des richesses de leurs aînés, puisqu'il ne tient qu'à eux d'en acquérir autant, en suivant leur exemple.

Quant aux diverses positions sociales, elles ne sont que des épreuves diverses auxquelles l'esprit est soumis, selon le besoin, par lesquelles nous passons tous alternativement, tantôt pauvres, tantôt riches, tantôt puissants, tantôt faibles, tantôt maîtres, tantôt esclaves, tantôt doués d'une organisation physique qui, laissant à nos facultés tout leur essor, nous permet de jouer un rôle brillant sur la scène du monde; tantôt, au contraire, gênés par des organes rebelles, et condamnés à une impuissance et à une infériorité d'autant plus pénible que nous pouvons quelquefois avoir le sentiment de notre supériorité réelle.

Du reste, le ciel ne peut pas être un lieu clos dont Dieu nous ouvre ou nous ferme à son gré la porte; on ne peut le concevoir que comme un état supérieur de l'âme, qu'il dépend de nous d'atteindre, en nous purifiant de nos souillures et en arrivant à cette hauteur intellectuelle et morale qui constitue la nature que nous sentons devoir être immédiatement au-dessus de la nature humaine et que nous désignons sous le nom de nature angélique.

Oui, nous sommes, pour me servir d'une expression de Dante, la chenille destinée à former l'angélique papillon qui vole vers la Justice, sans que rien puisse lui faire obstacle!

Toutefois, si nous voulons bien réfléchir aux efforts qu'exige, je ne dirai pas l'anéantissement, mais seu-

lement la diminution du plus petit de nos défauts, et l'accroissement, non l'acquisition, de la moindre de nos qualités, nous pourrions comprendre combien d'existences sont nécessaires pour combler la distance qui sépare le Hottentot, esprit peut-être au début dans l'humanité, de Socrate, ange sans doute descendu des cieux pour nous servir de modèle et de guide.

L'effort, voilà la loi, la condition indispensable du progrès de l'Esprit; et, dans les phases inférieures de son existence, cet effort nécessaire ne pourrait pas se produire sans les réincarnations, comme je le démontrerai bientôt.

Arrière donc les plaintes ridicules et inutiles contre la destinée. Sachons que la seule chose qui doive nous préoccuper sur cette terre, puisqu'elle est le lieu de l'épreuve, c'est de tirer le meilleur parti possible de la position, quelle qu'elle soit, dans laquelle nous a placés celui qui connaît mieux que nous ce qu'il nous faut et pour qui il ne peut pas y avoir de préférés. « Souviens-toi, dit l'esclave Épictète, de jouer avec soin le rôle que le souverain maître t'a imposé : fais-le court, s'il est court : long, s'il est long. S'il t'a donné le personnage d'un mendiant, tâche de t'en bien acquitter ; sois boiteux, prince ou plébéien, s'il l'a voulu. Ton affaire est de bien jouer ton rôle et la sienne de le choisir. »

VII

Mais on fait au système des réincarnations une objection que l'on croit irréfutable, quoiqu'elle n'ait pas la moindre solidité et ne provienne que d'une fausse appréciation de l'existence actuelle, nous voulons dire la perte de la mémoire. Il ne nous sera pas difficile d'y répondre.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi jusqu'ici avec attention la série de nos raisonnements savent que l'homme est un être éphémère, qui n'existait pas avant le moment où il a été conçu dans le sein de sa mère et qui n'existera plus aussitôt que la mort l'aura frappé. Il résulte de l'union momentanée d'un Esprit avec un corps : avant que l'union se fasse, il n'est pas ; après qu'elle a cessé, il n'est plus. Il n'en est pas de même de l'Esprit : il préexistait à l'homme, il lui survivra. L'Esprit est immortel ; l'homme est périssable. La vraie personnalité est donc celle de l'Esprit, et la véritable vie n'est pas celle-ci, mais l'autre.

Celle-ci est pour ainsi dire le songe et l'autre le réveil. Ce qui importe donc pour que la vraie personnalité ne se perde pas, c'est que dans l'autre vie nous conservions la mémoire de toutes nos existences passées; et nous avons démontré que cela ne peut pas manquer d'avoir lieu. Est-ce que l'existence actuelle n'est pas divisée en deux parties, le sommeil et la veille? Eh bien! nous retrouvons-nous moins les mêmes au réveil, parce que nous avons perdu la mémoire pendant le sommeil?

— Mais, dit-on, comment puis-je ici-bas expier des fautes commises dans des existences passées dont je n'ai conservé aucun souvenir? Je suis après tout un être nouveau. Pourquoi me punir de crimes que je n'ai pas commis?

Cette considération seule prouve contre la réincarnation.

— Et qui vous dit que vous êtes ici-bas pour expier? Si quelqu'un vous le dit, il est, à notre avis, dans une grave erreur : il confond les deux existences, celle de l'épreuve et même de la réparation qui est l'actuelle, et celle de l'expiation qui est l'autre.

Eh bien, la mémoire est conservée dans l'autre vie où elle est nécessaire pour que l'expiation soit efficace autant que juste, et elle est enlevée dans la vie présente où elle serait une souveraine injustice et une insupportable gêne.

En entrant dans ce monde, comme nous avons payé nos dettes dans l'autre, il est juste que nous soyons tous sur le même pied d'égalité. Il ne faut pas

que nous puissions rien nous reprocher les uns aux autres, puisque, en effet, nous sommes des êtres nouveaux et que nous n'avons encore commis aucun méfait, pas plus que nous n'avons accompli aucun acte méritoire. Avec la mémoire, chacun comprend que cela ne pourrait pas avoir lieu.

D'ailleurs, conservez la mémoire et vous bouleverserez toutes les conditions de l'humanité; vous la rendez impossible. L'homme n'existe plus. C'est l'Esprit qui continue dans des conditions différentes : voilà tout. Qui sait combien de réconciliations s'opèrent dans ce monde, à la faveur des liens de parenté ou autres, et qui ne pourraient pas avoir lieu entre des Esprits ennemis qui se souviendraient.

A quelque point de vue qu'on l'envisage, le souvenir des existences passées pour l'homme serait non-seulement une calamité, mais une absurdité.

Ce qu'il lui faut, c'est qu'en entrant dans ce monde il y apporte toutes ses énergies acquises, toutes ses virtualités; et c'est ce qui a lieu, puisque seulement ainsi on peut logiquement et justement expliquer les différences natives entre les hommes. La perte de la mémoire n'est donc pas un argument sérieux.

Passons à la nécessité de la réincarnation.

Elle résulte de ce fait d'observation qui n'a échappé à aucun esprit sagace, c'est que tout être au début de la vie répugne au travail, à l'effort. Voyez les enfants, voyez les sauvages !

Toutes les Bibles considèrent le travail comme une punition; le paradis, c'est de ne rien faire; si l'homme

n'eût pas péché, il serait... un propre à rien ! Bienheureux péché !

On a dit avec juste raison que la paresse est la mère de tous les vices. Si en effet on veut se donner la peine d'observer, on découvrira au fond de toutes nos mauvaises passions cette paresse qui, répugnant à l'effort, nous empêche de nous corriger, de progresser.

Pour sauver l'Esprit au début, le pousser dans la voie du progrès, du développement, tout en lui conservant son libre arbitre, tout en lui laissant le mérite qui constitue ce qu'il y a de plus doux dans le triomphe, que fallait-il faire ? L'obliger à l'effort. Et pour cela, le seul parti à prendre était de le lier à un organisme qui lui créât des besoins. *Il bisognino fa trottar la vecchia*, le besoin fait trotter la vieille, dit le proverbe italien. D'après Rabelais, maître Gaster, le ventre, le besoin est le premier maître ès arts de ce monde. Voilà pourquoi la réincarnation est nécessaire. Et elle l'est jusqu'à ce que l'Esprit ait vaincu la grande ennemie, la paresse ; jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé de toutes les passions des sens, que les jouissances intellectuelles et morales aient seules de l'attrait pour lui et que le devoir seul lui commande en maître.

Je passe maintenant à une question non moins importante :

Peut-on, dès cette vie, se faire une idée exacte des peines et des récompenses qui attendent chacun de nous dans l'autre ? — Oui, pourvu qu'on se contente des caractères généraux et qu'on ne veuille pas entrer dans de minutieux et inutiles détails.

Prenons l'analogie pour flambeau et pour guide.

Ne voyons-nous pas très-souvent l'imprévoyance et la paresse punies par la misère? la glotonnerie par l'indigestion? la débauche par mille maladies honteuses? la médisance, la calomnie par l'horreur que le médisant et le calomniateur inspirent aux honnêtes gens? enfin, les crimes en général par les remords? « Car c'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu! que toute âme dérégulée trouve sa peine dans ses propres dérèglements. » (S. Augustin, *Confessions*.)

Et il ne peut pas en être autrement : pour que la nature de la peine corresponde exactement à la nature de la faute, il faut que la première soit la conséquence nécessaire de la seconde. De sorte que l'on peut très-bien dire que ce n'est pas Dieu qui nous punit, mais que nous nous punissons nous-mêmes : c'est la nature qui est la grande justicière.

Ici-bas, il est possible à l'hypocrite de cacher ses vices sous le masque de l'honnêteté et d'exercer ses scélératesses tout en obtenant l'estime et les éloges de ses semblables. Mais, quand l'heure de la mort est sonnée, l'âme, sortie du corps, se montre sans voiles, avec ses laideurs et avec ses beautés, et elle ne peut pas plus échapper à l'horreur qu'inspirent les premières qu'on ne peut lui refuser l'admiration due aux secondes. Figurez-vous le pharisien et le publicain de l'Évangile. Quel changement de rôles!

Dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs, dans les entraînements de la passion, dans les proportions

colossales que l'heure présente prend aux dépens de l'heure à venir, dans les sophismes habiles que nos désirs savent si bien inventer pour colorer nos vices des couleurs de la vertu ou nous faire croire que tout finit avec cette vie, les remords s'émeussent et finissent même par disparaître ; nous savons les étouffer. Mais à l'heure du réveil, quand tous les voiles tombent, que l'inexorable vérité brille, que l'illusion n'est plus possible, comme nos sentiments doivent changer ! comme les remords doivent ressusciter puissants et terribles ! Que de regrets de n'avoir pas voulu écouter cette voix qui nous disait que nous lâchions la proie pour l'ombre ! Nous reconnaissons alors avec désespoir la faute de ne nous être occupés que de l'homme, être éphémère, simple étape dans la vie de l'Esprit, et d'avoir négligé l'être immortel. Nous avons perdu une existence : pour quelques joies passagères, nous nous sommes préparé de longues douleurs ; car nous subirons longtemps l'humiliation de nous trouver bas dans la hiérarchie spirite et de voir au-dessus de nous les honnêtes gens que dans nos triomphes d'un jour, obtenus en foulant aux pieds les prescriptions de la loi morale, nous avons couverts de nos mépris insensés.

La satisfaction de nos passions nous procure des jouissances vives mais grossières ; les plaisirs des sens nous enivrent, et nous ne nous apercevons pas que leur répétition fréquente fait contracter à notre âme des habitudes qui l'enchaînent à la matière et la lui rendent indispensable. Ce que nous lions dans ce

monde sera lié dans l'autre, et ce que nous déliions sera délié. Si nous lions notre âme aux plaisirs des sens, quand elle aura perdu le corps, ces plaisirs se changeront inévitablement en douleurs, parce qu'elle n'aura plus l'organe nécessaire à leur satisfaction. Et pourtant les objets seront là présents et pleins d'irrésistibles attraits. Voilà le Tantale de la sagesse antique !

L'avare s'arrachera des cheveux imaginaires et éprouvera les plus grands déchirements en voyant qu'on se partage ses trésors ou qu'on les dissipe, sans qu'il puisse l'empêcher. Le gourmand, entraîné par sa passion, visitera les tables splendidement servies, et dévoré de toutes les ardeurs de la gourmandise, il ne pourra les satisfaire. Le scélérat qui comptait sur le néant se sentira tout à coup saisi d'épouvante en se voyant survivre. Plongé dans les profondes ténèbres morales qu'il aura amassées sur son âme, son imagination effrayée les peuplera de fantômes, ministres des vengeances d'un Dieu justement irrité, dont il croira entendre la voix prononcer avec les retentissements du tonnerre la sentence de sa réprobation éternelle. Et qui sait combien cet état pourra durer ?

Parcourez la liste des crimes et vous trouverez facilement celle des supplices correspondants. Il ne s'agit pas ici de diables cornus et armés de fourches tourmentant les damnés, de chaudières bouillantes, de contes de nourrices et de grand'mères, nous sommes en présence de la froide raison, de l'inexorable logique.

Si, au contraire, loin de nous rendre les esclaves du corps, nous ne lui accordons que ce qu'il lui faut pour l'entretenir dans l'état de santé et de vigueur nécessaire à en faire un instrument utile à l'accomplissement de notre tâche; si nous le maîtrisons; si nous ne recherchons que les jouissances élevées de l'intelligence; si nous nous efforçons d'étouffer en nous la brute et de développer l'ange, comme notre sort devra être différent quand nous rentrerons dans le monde de la vie morale! Nous éprouverons d'abord la satisfaction indicible de nous trouver grandis, et grandis par nos propres efforts! Puis, comme nous n'aurons pas à traîner le poids lourd de la matière et qu'elle ne nous aveuglera plus, nous pourrons nous élever plus haut vers les régions de la lumière; notre œil fortifié en supportera mieux les divins rayonnements, et nous pourrons nous abreuver plus largement aux sources des vérités éternelles. Et notre bonheur sera d'autant plus grand qu'il sera multiplié par celui de nos amis, heureux de nous avoir vus sortir triomphants de l'épreuve, et que les regrets des jouissances matérielles ne viendront pas le troubler.

Enfin, quand l'heure d'une nouvelle réincarnation sonnera, quand il faudra de nouveau descendre sur une planète pour y reprendre un corps, ce séjour dans une région élevée ne nous aura pas été inutile; bien au contraire. Les vérités que nous aurons été admis à y contempler et dont nous nous serons nourris ne seront pas perdues pour nous. L'homme que nous formerons, les portera en lui à l'état latent; elles fe-

ront partie de sa constitution morale et se révéleront par des aptitudes plus puissantes, des capacités supérieures.

Nous pourrons donc fournir une meilleure carrière que dans nos incarnations précédentes, et, à la mort, nous élancer vers des régions encore plus élevées que celles d'où nous serons descendus.

Mais où, dans quel monde, sur quelle planète s'accompliront toutes ces réincarnations?

Le moment est venu d'aborder ce nouveau problème.

A notre époque, grâce aux progrès de la science, nous pouvons le faire avec plus de chance de réussite qu'autrefois, parce que nous avons des données plus nombreuses et plus sûres.

VIII

Chacun de nous est aujourd'hui convaincu que les mondes innombrables qui, comme la terre, flottent dans l'espace, comme elle sont habités. Nous savons de plus que, semblables en ceci à tous les autres êtres, ces mondes n'ont pas toujours été; qu'ils sont nés; qu'ils ont eu leur époque de formation, et qu'ils se développent progressivement dans le temps. Ne peut-on pas ajouter qu'un jour, sans doute, tandis que des mondes nouveaux apparaîtront et se disposeront à les remplacer, la mort viendra les frapper, pour ouvrir peut-être aux éléments qui les composent les portes d'une existence supérieure?

Le commencement n'appelle-t-il pas inévitablement la fin? Et puisque les mondes commencent, n'est-on pas en droit de dire qu'ils doivent finir?

Notre destinée est-elle de gravir à chacune de nos incarnations un échelon de l'échelle immense que forment les mondes? ou bien ne méritons-nous de

nous élever à un monde meilleur que celui où nous sommes qu'en atteignant par l'effort un certain degré de pureté ? ou bien encore toute la série de nos incarnations doit-elle s'accomplir sur la même planète ?

Ces questions ont beaucoup plus d'importance qu'elles ne semblent en avoir au premier abord, et, en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit bien vite que leur solution doit puissamment influencer sur la manière de nous conduire dans l'existence actuelle.

Si nous ne faisons que poser en passant le pied sur un monde, pour nous envoler aussitôt vers un autre, celui où nous sommes momentanément doit nous intéresser très-peu. Sans liens avec lui dans l'avenir comme dans le passé, nous ne pouvons guère le considérer qu'avec les sentiments du fermier pour la terre qu'avant peu il abandonnera. Nous ne sommes portés à y fonder rien de durable, à y entreprendre aucune œuvre qui demande plus d'une génération pour son achèvement et dont les avantages ne puissent être recueillis que par ceux qui viendront après nous. Si au contraire nous y avons vécu et si nous devons y vivre encore, si notre sort est lié au sien, il devient notre propriété et nous nous y affectionnons davantage. Nous le cultivons avec plus d'amour ; nous ne craignons pas d'y entreprendre d'utiles travaux, quelque longue que doive en être la durée ; nous savons au besoin nous imposer des sacrifices et nous condamner à de longs et pénibles efforts pour l'améliorer, parce que nous sommes convaincus qu'en travaillant pour les races futures c'est pour nous que nous travaillons,

et qu'en retardant notre entrée en jouissance nous ne la rendons que plus certaine.

Ces considérations devraient suffire pour rendre plus que probable l'opinion que nous avons vécu et que nous vivrons de nouveau sur la terre; mais il en est de plus puissantes et de plus décisives.

Tant dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre physique, le progrès de l'humanité à travers les siècles est lent, mais réel. Seuls, quelques esprits chagrins et aveuglés par la passion se refusent à voir ce fait lumineux. L'homme des temps primitifs se confondait presque avec la brute. Que de temps et d'efforts il a dû lui falloir pour arriver à ce degré de civilisation qui lui a permis de laisser quelques traces dans l'histoire !

Celle-ci ne remonte pas bien haut dans la vie de l'humanité, et pourtant la période qu'elle embrasse est suffisante pour nous montrer de sensibles progrès accomplis. Les idées et les sentiments des hommes de nos civilisations modernes diffèrent notablement des idées et des sentiments des hommes des civilisations antiques. Dans la brillante Athènes, à l'apogée de cette civilisation grecque tant vantée, Socrate était obligé de garder beaucoup de ménagements pour dire à ses concitoyens que la femme et l'esclave avaient une âme comme l'homme libre. Plusieurs siècles plus tard, dans le septième de notre ère, un concile de Mâcon agitait encore la question de savoir si les femmes sont des êtres humains ou des brutes.

L'Athénien Athénophore suggéra un jour à

Alexandre, *l'unique héros chevaleresque de l'antiquité*, d'après l'historien Cantù, de faire, pour se récréer pendant qu'il était au bain, enduire de naphte un jeune garçon, et de mettre le feu à l'enduait.

Qui oserait aujourd'hui faire une semblable proposition au monarque civilisé, même le moins chevaleresque?

Ce même Alexandre, pour honorer les funérailles de son ami Éphestion, faisait égorger toute une nation qu'il venait de vaincre.

Les sacrifices humains étaient communs à tous les peuples anciens, même au peuple élu de Dieu, au peuple juif. Le sacrifice d'Abraham et celui de Jephté en sont une preuve.

Quand, au théâtre, la foule assemblée entendit pour la première fois ce vers de Térence :

Je suis homme, tout homme est un ami pour moi,

la surprise, l'étonnement, l'admiration furent universels. Le poète disait là une chose nouvelle, inouïe, qui n'est pourtant qu'un lieu commun pour notre époque où le sentiment de la fraternité et de la solidarité entre les hommes est devenu si puissant et si général.

Les progrès dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, sont encore plus grands. Il faut être aveugle pour le nier.

Eh bien, comment expliquer cette marche progressive de l'humanité vers le beau et le bien, si l'on

admet que les Esprits passent comme un torrent sur notre terre et n'interrompent jamais leur course à travers les mondes ? si l'on admet même qu'ils n'y séjournent que juste le temps nécessaire à acquérir le degré d'épuration voulu pour trouver un libre accès à un monde meilleur ?

S'il en était ainsi, le niveau moral de l'humanité ne devrait-il pas être invariable ?

Mais si, au contraire, ce sont les mêmes Esprits qui renaissent constamment sur la même planète, le progrès s'explique tout naturellement, car il est forcé.

Ce qui ne veut pas dire que toutes les incarnations d'une humanité doivent nécessairement s'accomplir sur le même globe. Non ; il se peut que les premières aient lieu dans une planète supérieure, lui servant pour ainsi dire de berceau, et qu'elle ne prenne possession de celle qu'on lui a destinée pour demeure qu'après avoir atteint ce degré de développement indispensable pour que la lutte soit possible. Les races inférieures qui peuplent à notre époque certaines parties de notre globe semblent témoigner, par leur présence, en faveur de cette opinion.

Il se peut aussi qu'un Esprit soit momentanément appelé à vivre sur un autre monde que le sien. Des faits nombreux dans l'histoire de notre humanité le démontrent jusqu'à l'évidence.

Comment expliquer, en effet, autrement que par l'incarnation parmi nous d'Esprits appartenant à des mondes plus avancés que le nôtre, je ne dirai pas apparition de ces hommes prodigieux dont l'huma-

nité repentante et confondue d'admiration a fait des dieux, après les avoir immolés, mais même celle des grands hommes dans les diverses branches du savoir humain, qui, à de certaines époques, ont jeté tant d'éclat sur les nations au sein desquelles ils sont nés ?

Si ces Esprits n'étaient pas venus pour un temps seulement dans notre monde, pour remonter ensuite vers le leur, leur mission civilisatrice accomplie ; s'ils avaient réellement appartenu à notre humanité, ce n'est pas sans quelque apparence de raison qu'on pourrait nier la loi du progrès.

Mais non ! Si les civilisations antiques nous ont laissé des œuvres dont la perfection fait l'admiration et l'étonnement des hommes de nos jours, comme les masses de nos pays civilisés sont incontestablement supérieures à celles au sein desquelles ces œuvres se sont produites, la seule conséquence qu'on puisse tirer de leur perfection, c'est que ceux qui les ont exécutées venaient de plus haut, pour nous servir d'initiateurs et de guides, en nous laissant ces modèles.

Il est probable que la terre, à son tour, envoie dans des mondes inférieurs quelques-uns de ses Esprits les plus avancés, pour y accomplir de semblables missions : une étroite solidarité doit relier toutes les parties de l'univers.

Mais cela n'infirme nullement notre opinion que chaque monde a une quantité déterminée d'Esprits destinés à le faire progresser, en progressant eux-mêmes avec lui.

Ils se bercent donc d'un espoir trompeur ceux qui ne s'efforcent de s'améliorer que pour avoir le droit d'aller vivre dans un monde meilleur !

Quoi ! seulement pour cela ? — Et ceux que nous laissons derrière nous, pas un regret pour eux, pas une pensée ? — Mais si nous sommes partis en même temps, et si nous étions identiques au départ, — et il faut qu'il en soit ainsi pour que la justice soit satisfaite, — ceux qui sont moins avancés que nous doivent nécessairement avoir rencontré plus d'obstacles sur leur route. Et si on leur a imposé une route plus ardue, n'est-il pas juste que ceux qui se sont trouvés dans des conditions plus favorables se retournent pour leur donner la main ?

Non, les ailes de l'égoïsme sont trop lourdes pour qu'elles puissent nous porter bien haut, et ce n'est pas avec leur secours que nous nous élèverons jusqu'aux cieux !

Le meilleur monde, qu'on ne l'oublie pas ! est celui où le devoir nous appelle, celui que nous devons améliorer. Et nous n'y avons pas seulement des devoirs à remplir envers nos semblables, mais aussi envers les êtres inférieurs dont Dieu nous a confié le développement et que nous devons nous efforcer d'élever jusqu'à nous.

« On ne se sauve pas seul.

« L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous.

« L'animal a aussi son droit devant Dieu. »

(MICHELET.)

D'ailleurs n'est-ce pas sur le théâtre même de nos faiblesses que nous devons tenir à les réparer ? N'est-ce pas autant notre droit que notre devoir ?

Nous reviendrons donc sur cette terre qui, à son tour, sera un paradis quand, par nos efforts, nous l'aurons embellie, et que, corrigés nous-mêmes de nos vices, les maladies, les luttes intestines et les guerres ayant à jamais disparu, à leur place régneront parmi ses habitants la santé et la bonne harmonie. Et nous y goûterons un plaisir qu'aucun autre monde ne pourrait nous procurer : celui d'y jouir des fruits de notre propre travail.

IX

Jusqu'ici, on le voit, nous sommes arrivés à des solutions de tous points conformes aux doctrines spiritistes. Il ne nous reste plus que deux questions à traiter : celle des origines de l'âme et celle de la création.

Si la même conformité continue à se produire, le Spiritisme sera encore une fois sorti triomphant de l'épreuve. Poursuivons.

N'est-ce pas la manière la plus raisonnable de comprendre le monde que de se le représenter comme un immense atelier dont Dieu est le chef, où travaillent des ouvriers de toute sorte et de tout degré, et où les fonctions sont distribuées à chacun selon sa capacité? — Entre Dieu et nous, combien y a-t-il de degrés, de natures de fonctions, d'espèces d'êtres? Qui pourrait le dire? Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, c'est que l'homme, en se développant, doit nécessairement enfanter un être supérieur à lui-même, destiné à occuper dans l'univers un rang plus

élevé, à jouer un plus grand rôle. Cet être immédiatement supérieur à l'homme est celui que nous appelons ange.

Si l'ange était une création à part; s'il n'était pas le dernier terme des évolutions successives de l'humanité, nous aurions le droit d'accuser Dieu d'injustice, et Dieu ne peut être que la justice même.

Pourquoi, en effet, avoir créé cet être privilégié? pourquoi lui avoir donné gratuitement toutes les qualités que nous n'acquérons que si lentement et au prix de tant d'efforts? pourquoi l'avoir affranchi des misères du corps et mis en possession de l'immensité de l'espace, tandis que nous serions condamnés, malgré nos mérites acquis, à tourner éternellement dans le cercle fatal des réincarnations?

Et en admettant que nous dussions un jour être affranchis de la nécessité de la réincarnation et que nous fussions enfin admis au nombre de ces Esprits privilégiés, leurs privilèges ne se tourneraient-ils pas alors en désavantages et n'auraient-ils pas à leur tour le droit de se plaindre, car ayant conquis par nos propres efforts une position qu'ils ne devraient qu'à la faveur, nous leur serions évidemment supérieurs? C'est ce qui a fait dire à Bossuet, si je ne me trompe, que les élus sont supérieurs aux anges. Et cela serait si les doctrines qui considèrent les anges comme une création spéciale étaient vraies.

L'ange donc sort de l'homme. Mais l'homme d'où sort-il? Où était l'âme avant de venir pour la première fois animer un corps humain? Ce degré de

sensibilité, d'intelligence, de volonté qu'elle montre au début est-il un pur don du Créateur ou bien l'a-t-elle acquis par un long séjour dans les moules inférieurs de la création ? En d'autres termes, l'homme est-il, par rapport à l'animal, ce que l'ange est par rapport à l'homme, le but final de ses évolutions, ou bien une création distincte, séparée de cette nature inférieure, par une faveur spéciale ?

Si l'homme est une créature privilégiée, si un abîme infranchissable sépare de lui l'animal, ce dernier, à son tour, n'a-t-il pas le droit d'élever sa plainte vers le Créateur et de l'accuser d'injustice ? L'animal, comme l'a dit notre grand écrivain Michelet, n'a-t-il pas aussi son droit devant Dieu ? N'est-il pas dans bien des cas notre indispensable collaborateur ? Ne nous donne-t-il pas souvent, après le rude travail de toute une vie, son sang et sa chair pour nous nourrir ? N'est-il pas soumis comme nous à la douleur ?

Cet argument de la douleur est si fort en faveur du passage de l'animal à une existence supérieure, que plusieurs grands philosophes, Malebranche, par exemple, ne pouvant s'y soustraire autrement, en sont venus à nier qu'il fût doué de sensibilité, à ne le considérer que comme une pure machine ! Où ne conduit pas l'esprit de système ! — Aujourd'hui encore on trouve des spiritualistes assez inconséquents pour refuser une âme aux bêtes. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils fournissent ainsi aux matérialistes l'arme la plus redoutable. Les bêtes sentent, cela est incontes-

table, quoique, comme nous venons de le voir, cela ait été contesté. Or la sensibilité entraîne nécessairement l'intelligence et la volonté, comme ces deux facultés à leur tour la supposent. Si l'on peut donc sentir, comprendre et vouloir, à quelque degré que ce soit, sans avoir une âme, nous ne voyons pas pourquoi l'homme en aurait une. Et si l'animal a une âme, cette âme a autant le droit d'entrer dans l'humanité, quand elle a atteint le *summum* de développement que l'animalité comporte, que la nôtre a le droit de revêtir la nature angélique, quand, par ses efforts, elle l'a mérité.

Que d'animaux à qui, comme on le dit vulgairement, il ne manque que la parole pour être des hommes ! Que d'intelligence dans le chien, ce candidat à l'humanité ! d'après Michelet, et que Montaigne avait raison quand il disait qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ! Dupont de Nemours appelait les animaux nos frères cadets, et saint François d'Assises, cette âme affolée d'amour et qui communiait avec la nature entière, les haranguait, en leur donnant aussi le titre de frères. Il avait médité la Bible, et il y avait découvert que l'homme, avant cette évolution qu'on a, je ne sais pourquoi, appelé la chute, quand on aurait dû l'appeler l'ascension, n'était encore qu'un animal, puisqu'il ne connaissait ni le bien ni le mal, et que cette connaissance est le caractère distinctif entre la brute et l'homme.

J'entends l'amour-propre qui se récrie. Il préfère-

rerait nous voir sortir du néant. Cette origine lui semble plus noble !

Mais l'amour-propre est un guide dangereux pour celui qui cherche la vérité, et le monde serait, sans nul doute, plus mal fait, s'il était tel que ses puérides imaginations se le représentent.

Cette triste passion a toujours été pour l'homme une source funeste d'erreurs. En lui inspirant le constant désir de se distinguer de ses semblables par une origine plus noble plutôt que par la pratique des vertus, elle a créé des âmes d'hommes libres et des âmes d'esclaves ; des âmes de monarques et des âmes de sujets ; de nobles et de roturiers ; de bourgeois et de manants ; de riches et de pauvres ; de blancs et de nègres ; d'hommes et de femmes ! — Déjà dans l'Inde antique, malgré la plus sublime des révélations, n'avait-elle pas divisé les hommes en Brahmes ou prêtres, sortis de la bouche de Dieu (Brahma) ; en Tchatryas, rois, guerriers, sortis de son bras ; en Vaysias, marchands, cultivateurs, sortis de sa cuisse ; et, enfin, en Soudras, artisans, serviteurs, esclaves, sortis de son pied ?

Elle est allée plus loin ! Elle a refusé l'âme à l'esclave et même à la femme ! et il a fallu tous les efforts des philosophes pour faire comprendre, après bien des siècles, le ridicule et l'odieux de semblables distinctions.

Voici ce que dit L.-A. Martin (*Histoire de la condition des femmes dans l'antiquité*) de ce concile de Mâcon dont j'ai déjà parlé ;

« Dans un concile de Mâcon, en 679, un évêque posa la question de savoir si les femmes appartiennent à l'espèce humaine : le concile se décida pour l'affirmative, *en se référant au texte de la Genèse.* »

Après cela, comment s'étonner que l'amour-propre se cabre quand on lui dit que l'âme humaine n'est que la dernière évolution de l'âme de la brute ? Et pourtant il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'elle vient encore de plus bas. Combien de grands esprits qui, en jetant sur l'œuvre de Dieu un coup d'œil attentif et non troublé par le préjugé, ont été frappés de cette magnifique harmonie résultant de l'ascension, *by gentle degrees*, comme dit Locke, par degrés insensibles, de tous les êtres, à commencer par le minéral, vers son infinie perfection !

La nature ne nous montre-t-elle pas, en effet, les divers êtres qui la composent formant entre eux une chaîne ininterrompue depuis le minéral jusqu'à l'homme, et dont chacun est visiblement destiné à parcourir tous les anneaux ? Pas de saut brusque dans son œuvre ; pas de lacune, de solution de continuité ; la transition est toujours ménagée ; impossible de marquer le point où un règne finit, où un autre commence ; aux confins, toujours un être douteux, incertain, qu'on ne sait comment classer ; espèce de pont, de trait d'union entre des êtres différents qui, sans lui, ne sembleraient pas appartenir à un même système, à une même création ; moule hybride où il semble que la force doive nécessairement passer

pour franchir un grand pas et changer de nature.
« Où finit l'animal ? Où commence la plante ? »

(MICHELET.)

Si les cieux racontent la gloire de Dieu, comme le dit l'Écriture, n'est-ce pas parce qu'ils sont une partie du livre où sa pensée nous est révélée ? Les formes des divers êtres, seules accessibles à nos sens, sont les mots qui l'expriment. Et si ces formes composent entre elles une série progressive et continue, cela n'indique-t-il pas clairement que les êtres dont elles sont la manifestation forment une série analogue ?
« Adieu pierre ! tu seras fleur ! Adieu fleur ! tu seras colombe ! Adieu colombe ! tu seras femme ! »

(BALZAC.)

C'était l'idée de Leibnitz que Bossuet appelait le plus grand homme dans l'ordre de la science, et elle ne déplaisait pas à Voltaire, comme en témoignent les lignes suivantes du *Dictionnaire philosophique*, art. *Corps*. « Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients dont aucun n'est un tableau, et une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; et cela s'appelle des *monades*. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon, et s'il était révélé, je le croirais très-possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'âmes qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans : ce serait une métempsycose continuelle. Ce système en vaut bien un autre.... »

Cette croyance est aujourd'hui aussi répandue parmi nos grands écrivains que la croyance à la réincarnation. Des voyageurs en ont trouvé des traces évidentes dans les religions de plusieurs peuplades sauvages. L'antiquité, dont nous ne faisons souvent que reproduire les idées quand nous croyons inventer, la connaissait aussi; elle était même, au dire d'hommes compétents, au fond de toutes ses religions, car c'est après tout la doctrine de la vie universelle. « L'antiquité, malgré ses oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré ses diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se trouve dans toutes les religions et qui est celle de la vie universelle. » (A. GUÉPIN.)

On sait que les Gaulois, par exemple, faisaient partir l'âme de l'abîme *Anwfn*, le règne minéral, pour la faire entrer dans *Abred*, le cercle des voyages, des transmigrations, où elle parcourait successivement les degrés du règne végétal, animal et de l'humanité, avant de pouvoir entrer dans *Gwynfyd*, le cercle de la félicité, le ciel.

Dans notre société catholique, peu de gens lisent l'Évangile; un plus petit nombre encore savent le lire. Je livre à la méditation de tous les paroles suivantes, composant le verset 9 du chapitre III de saint Matthieu : « Et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous déclare que Dieu peut faire naître *de ces pierres mêmes* des enfants à Abraham. »

Pourquoi d'ailleurs les anciens avaient-ils appelé

l'homme un *microcosme*, un petit monde, un abrégé, un résumé de la nature qui l'environne, si ce n'est qu'ils avaient vu en lui réunis tous les aspects par lesquels se distinguent les uns des autres les êtres inférieurs ? Ils voyaient ces différentes natures d'êtres aller à lui comme les fleuves vont à la mer, et s'y mêler pour ne plus former qu'un seul être. C'est ainsi sans doute que l'ange doit résumer les différentes natures d'hommes, et qu'en Dieu doivent se fondre, dans une suprême unité, les aspects de tous les êtres de l'univers.

« Expliquera qui voudra ces affinités entre l'homme et certains êtres secondaires de la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que nous inspirent certains animaux inoffensifs..... C'est peut-être que tous les types, départis chacun spécialement à chaque race d'animaux, se trouvent dans l'homme. Les physiologistes ont constaté des ressemblances physiques ; qui peut nier les ressemblances morales ? N'y a-t-il pas parmi nous des renards, des loups, des lions, des aigles, des hannetons, des mouches ? La grossièreté humaine est souvent basse et féroce comme l'appétit du pourceau. » (G. SAND, *Histoire de ma vie.*)

Cette analogie qui ne s'arrête pas à l'animal, mais descend plus bas jusqu'au règne inorganique, a été pour Charles Fourier et ses disciples une mine féconde, et ils l'ont exploitée avec un talent qui a su en tirer des tableaux saisissants de vérité.

Qui sait si le frottement, la trituration, le broiement, les compositions et les décompositions de la matière n'ont pas pour effet d'éveiller avec le temps la sensibilité dans l'élément qui la compose? Qui sait si les différents organismes ou habits, comme dit Voltaire, dans lesquels on fait passer successivement la force, ne sont pas gradués et calculés de façon à développer de plus en plus en elle cette sensibilité, et par les besoins qu'ils lui donnent et les habitudes qu'ils lui font prendre, à lui constituer une nature? L'habitude est une première nature, a dit Helvétius.

Ainsi s'expliqueraient, par les routes diverses que les âmes auraient suivies pour arriver à l'humanité, ces différences de caractères entre les hommes et même entre les races d'hommes, et ces frappantes analogies entre certains hommes et certains êtres inférieurs de la création.

Tout donc, les doctrines anciennes, les idées modernes, la justice, la raison, le sentiment, l'analogie et cette grande loi du progrès qui ne serait pas vraie si elle n'était pas universelle, tout semble se réunir pour nous montrer que les premières origines de l'âme sont dans la forme la plus élémentaire de l'être; qu'après avoir gravi sous l'empire de la fatalité tous les échelons du règne minéral et végétal, elle a passé par tous les degrés de la série animale, n'ayant encore pour guide que l'instinct aveugle, ce degré inférieur de l'intelligence, et qu'entrée enfin dans l'humanité, en possession, comme le dit la Bible, d'une parcelle

de la divinité, par la connaissance acquise du bien et du mal, par l'écllosion de la raison, elle continuera désormais son ascension, responsable non-seulement de son propre développement, mais encore de celui des créatures inférieures envers lesquelles elle aura à remplir des devoirs dont la notion lui deviendra d'autant plus claire qu'elle se sera élevée plus haut.

X

S'il est une vérité qui doive apparaître lumineuse aux yeux de ceux qui ont apprécié la justesse des idées que nous avons exposées jusqu'ici, c'est qu'il n'y a plus que deux solutions possibles au problème en face duquel nous a enfin placés le mouvement progressif de ces idées. Ou l'âme avant de venir, sous forme de monade élémentaire, prendre rang aux dernières assises du monde, était dans le néant d'où Dieu la fit sortir par un simple acte de sa volonté toute-puissante, ou bien elle préexistait sous une forme et dans un état qu'il restera à déterminer, et elle n'a jamais commencé d'être.

La création du rien, d'un côté; l'éternité du monde dans ses premiers éléments, de l'autre : voilà donc l'alternative dans laquelle la raison se trouve placée, les deux hypothèses entre lesquelles il lui faut nécessairement choisir.

Examinons d'abord la première.

« La question de la création, considérée dans toute sa profondeur, dit M. Em. Saisset, n'est rien moins que celle du rapport du fini à l'infini, question sublime et redoutable qui inspire un invincible attrait à toute âme philosophique, mais que nul génie n'a pu résoudre complètement encore, et qui, à plusieurs égards peut-être, passe l'esprit humain. »

« La doctrine de la création, a dit plus récemment M. Vacherot, non-sens pour les philosophes, mystère pour les théologiens, ne me semble nullement un progrès sur le dualisme ; ce n'est qu'un mot de plus ajouté au dictionnaire des abstractions inintelligibles. »

Le problème n'est donc pas encore résolu pour les penseurs, et si nous en croyons M. Tissot, dont la compétence en ces matières ne saurait être mise en doute, les Pères de l'Église étaient loin de l'envisager comme les chrétiens actuels. Par eux, « la création est conçue très-diversement, et l'émanation y est plutôt dissimulée que niée ; mais cependant le monde est plus détaché de Dieu que dans les philosophies précédentes. » (*Hist. abr. de la phil.*)

Les Pères de l'Église devraient donc être rangés parmi les panthéistes, puisqu'ils inclinaient à faire du monde une émanation de Dieu et que la doctrine de l'émanation n'est autre que le panthéisme. Pourtant ils détachaient le monde de Dieu, l'en distinguaient, ce que nous pourrions démontrer n'être qu'une contradiction apparente ; mais il nous suffit de constater

qu'avec l'antiquité entière, ils ne pouvaient se résoudre à admettre la création *ex nihilo*.

Et il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Si cette doctrine nous paraît si simple, si naturelle au premier abord, c'est qu'on y a habitué notre esprit dès notre enfance. Nous sommes à cet égard comme ces peuples de l'Asie qui croient sans hésiter que la terre est supportée par un éléphant et celui-ci par une tortue. L'attraction universelle leur semblerait ridicule, et ils ne songent pas à se demander sur quoi repose la tortue. Ainsi pour nous du système de la création, tant que nous n'y avons pas réfléchi ; mais s'il nous arrive d'y appliquer sérieusement notre pensée, nous y découvrons des difficultés tellement insurmontables, des absurdités si choquantes que nous reculons bientôt épouvantés. Et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que tant d'esprits éminents le repoussent et lui préfèrent soit le panthéisme, soit le matérialisme.

Nous allons d'abord en signaler une conséquence immédiate et capitale qui, seule, à notre avis, suffirait pour l'infirmier ; nous l'étudierons ensuite dans son principe.

Cette conséquence, c'est qu'il ne fournit aucune garantie sérieuse à notre immortalité et nous laisse ainsi dans l'incertitude la plus complète au sujet de nos fins dernières.

Si, en effet, l'âme est sortie du néant, pourquoi n'y rentrerait-elle pas un jour ? Tout commencement semble devoir aboutir inévitablement à une fin ; ces

deux termes paraissent en corrélation intime. Ne voyons-nous pas autour de nous que tout ce qui commence finit ?

On n'a qu'un argument à opposer à cela : la bonté de Dieu. Dieu nous a créés parce qu'il est bon et il nous fera vivre toujours parce qu'il est bon. Mais la loi, nous l'avons vu, ne dépend pas de la volonté de Dieu ; et si elle était telle que tout commencement dût aboutir à une fin, sa bonté ne pourrait nous empêcher de finir.

D'ailleurs la faiblesse de cet argument devient évidente quand on songe qu'il fait de nos désirs changeants et contradictoires la règle de conduite de Dieu. S'il est des hommes qui désirent vivre toujours, il en est d'autres qui frissonnent d'épouvante à la seule pensée que cette vie pourrait ne pas être la seule. En Asie, d'après nos savants indianistes, une secte religieuse qui compte à elle seule presque autant d'adhérents que toutes les autres sectes de la terre réunies, considère la vie comme un mal et l'anéantissement comme le suprême des biens. Les bouddhistes aspirent au nirvâna, au néant, avec la même ardeur que d'autres aspirent à l'immortalité ; cesser d'être, c'est la récompense qui attend l'homme vertueux, pour prix des privations qu'il s'est imposées dans ses incarnations successives, de ses sacrifices prolongés au devoir. Voilà Dieu bien embarrassé, et notre immortalité bien compromise !

Passons maintenant à l'examen du système.

Et d'abord commençons par nous faire une idée

claire et exacte des mots que nous employons. C'est peut-être pour ne l'avoir pas fait que les métaphysiciens ont dans tous les temps enfanté des systèmes d'une si impénétrable obscurité.

Qu'est-ce que le néant ? rien. Par conséquent, dire que le néant existe est un contre-sens, une contradiction ; c'est dire en réalité juste le contraire de qu'on dit en apparence, car c'est au fond dire que rien n'existe. Ajouter qu'on peut tirer, qu'on peut faire sortir une chose du néant, est un autre contre-sens, une autre contradiction ; c'est affirmer qu'on ne peut tirer, qu'on ne peut faire sortir cette chose de rien. On ne peut donc pas dire que Dieu a fait sortir le monde du néant, à moins qu'on ne veuille exprimer par là qu'il ne l'a fait sortir de rien, qu'il ne l'a pas créé du tout. *Ex nihilo nihil*, rien de rien, disait l'antiquité et disent encore la majeure partie des modernes penseurs. Cela nous semble sans réplique.

Quel est l'argument le plus clair, le plus saisissant, le plus irrésistible, le plus populaire de ceux que le spiritualisme emploie pour démontrer l'éternité de Dieu ? C'est celui-ci : — Si Dieu n'était pas éternel, il faudrait que le néant l'eût produit, ce qui implique contradiction, parce que le néant n'étant rien ne peut rien produire. On ne saurait mieux raisonner. Mais si le néant n'a pas pu de lui-même produire Dieu, parce qu'il n'est rien, il n'a pas pu davantage produire le monde sous l'action de la volonté divine, car pour subir une action il n'est pas moins nécessaire d'être

que pour en faire une. On est surpris que les partisans de la création ne voient pas que cette conséquence est forcée.

Il est vrai qu'ils essayent de s'y soustraire en prétendant que c'est par pure manière de parler qu'on dit que Dieu a créé le monde de rien ; par le fait, cela signifie qu'il l'a créé uniquement parce qu'il l'a voulu. Le monde sortirait donc de la volonté de Dieu et non du néant.

Mais alors qui ne s'aperçoit qu'on n'évite ainsi le Charybde de l'*ex nihilo*, que pour tomber dans le Scylla du panthéisme ? Car enfin quelle différence peut-il y avoir entre un monde que Dieu pense ou rêve et un monde que Dieu veut ? La seule évidemment que dans le premier cas ce monde est une *émanation*, un mode, une détermination de sa pensée, et dans le second une *émanation*, un mode, une détermination de sa volonté. Mais la volonté ne se distingue pas plus de l'être que la pensée ; il n'y a pas dans l'univers des pensées et des volontés, mais bien des êtres pensants et voulants. Dieu donc, qu'il pense ou qu'il veuille, est toujours Dieu, uniquement Dieu, et le monde n'a pas plus d'existence réelle dans un cas que dans l'autre. De telle sorte que le système de la création n'est autre en définitive que ce panthéisme idéaliste dont nous avons démontré la complète fausseté, le manque absolu de consistance, par la simple affirmation de notre existence indépendante et de celle du monde.

Une autre considération non moins puissante que

celle que nous venons d'exposer ressort, contre le système de la création, de la manière dont ses partisans comprennent Dieu.

Pour eux, Dieu est un être simple, indivisible, une personnalité, une monade sans corps, et la monade suprême. Il est seul, bien seul de sa nature.

Eh bien, la logique nous impose comme conclusion inévitable qu'un Dieu ainsi conçu, non-seulement est impuissant à créer le monde, mais encore ne peut arriver ni à se connaître, ni même à vivre; c'est l'être-néant de certaine philosophie ancienne.

Toute connaissance n'est-elle pas une distinction? Et comment se distinguer quand on existe seul, qu'il n'y a rien hors de soi? Toute vie, même la plus rudimentaire, ne suppose-t-elle pas la sensation? Et la sensation qu'est-elle sinon une impression perçue, sentie? Et comment percevoir une impression si rien ne peut agir sur nous?

Il est bien entendu que le mot impression doit être pris ici dans le sens d'action d'un être sur un autre, que ces êtres soient des intelligences pures ou des corps. Il importe peu que nous ne comprenions pas l'action de deux êtres simples l'un sur l'autre, nous ne comprenons pas davantage l'action d'un corps sur un autre corps, quoique nous en voyions à chaque instant les effets.

Un tel Dieu est donc impossible; et cependant le monde existe.

Le monde peut donc exister sans Dieu.

Et voilà comment la doctrine de la création, après

nous avoir conduits au panthéisme, nous conduit maintenant à l'athéisme, système dont nous avons également démontré l'impossibilité, en prouvant la nécessité d'une intelligence ordonnatrice de l'univers.

En résumé, la création est un système que nous ne saurions admettre :

1° Parce qu'il nous laisse dans l'incertitude la plus complète sur les fins dernières de notre âme ;

2° Parce qu'il aboutit, en définitive, soit au panthéisme, soit à l'athéisme.

Force nous est donc de reconnaître que les êtres continuellement changeants dans leurs états, leurs formes, leurs manifestations, dans le fond sont éternels. Les formes seules, les phénomènes, les apparences naissent, se développent et meurent, les réalités persistent toujours les mêmes.

L'éternité des êtres ne se comprend pas, mais elle s'impose à la raison par l'impossibilité d'admettre qu'il en soit autrement, par l'absurdité choquante de l'idée contraire : l'éternité dépasse la raison, la création la blesse. Vouloir aller plus loin, c'est s'exposer à gagner le vertige et à tomber dans l'extravagance. Il faut attendre, pour comprendre les vérités premières que la raison, en se développant, ait enfanté une faculté supérieure à elle, comme elle est elle-même supérieure à l'intelligence dont elle sort ; pour le moment il faut nous contenter de savoir que ces vérités existent. Probablement elles sont très-simples, et il ne nous manque pour les apercevoir que la faculté dont nous venons de parler, absolument comme l'œil man-

que à l'aveugle pour percevoir les couleurs et l'oreille au sourd pour distinguer les sons.

Du reste, nous en sommes là pour beaucoup de choses ; l'habitude seule fait que nous ne nous en apercevons pas. La volonté meut les membres, nous le savons ; mais comprenons-nous comme cela se fait ? Sans doute par le contact. Mais comprenons-nous ce contact ? Ainsi de beaucoup d'autres vérités.

* * *

Notre œuvre est terminée. Il ne nous resterait plus, si nous voulions offrir au lecteur un système complet, qu'à montrer les conséquences qui, à notre avis, découlent logiquement du principe de l'éternité des êtres, et, nécessairement, amènent à résoudre la redoutable question de la nature de Dieu. Mais, comme nous l'avons dit en commençant, notre unique but a été, en écrivant cette brochure, de prouver que le Spiritisme, dans toutes ses affirmations, est en parfaite conformité avec les données de la raison.

Le lecteur jugera si nous l'avons atteint.

